

SAINT ABBA APOLLON

CHAPITRE PREMIER

Sommaire de la vie du Saint. Ses admirables vertus. Ses miracles. Et ses extrêmes austérités.

Nous vîmes un autre saint personnage nommé Apollon, qui demeurait dans la Thébaïde auprès de la ville d'Hermopole; où l'on tient par tradition que notre Seigneur vint de Judée, avec la bienheureuse Vierge et saint Joseph, suivant cette prophétie d'Isaïe : «Voici le Seigneur assis sur une claire nuée : il viendra en Egypte; et les idoles des Egyptiens seront ébranlés et tomberont par terre en sa présence.» Nous y vîmes aussi le même temple, où ce qu'ils nous racontèrent, notre Seigneur étant entré, toutes les statues des faux dieux tombèrent par terre, et se brisèrent en pièces.

Nous vîmes donc ce saint homme; qui dans le désert proche de là avait au pied d'une montagne quelques monastères sous sa conduite. Car il était supérieur d'environ cinq cens moines, et en très grande réputation dans toutes les contrées de la Thebaïde, parce qu'il était admirable dans ses actions, et que Dieu opérait par lui quantité de miracles et de prodiges. Il avait dès son enfance été nourri dans la vertu, et depuis ce temps jusques à ce qu'il fut arrivé à un âge parfait, la grâce de Dieu avait toujours crû dans son âme. Il avait près de quatre-vingts ans lors que nous le vîmes et qu'il conduisait ainsi ces monastères avec une prudence admirable; et ceux qui ne passaient que pour ses disciples étaient si parfaits et si excellents, qu'il n'y en avait quasi point entre eux qui ne put faire des miracles.

Ils nous racontèrent qu'à l'âge de quinze ans il se retira dans le désert, où ayant passé quarante ans dans des exercices spirituels, il entendit une voix qui lui dit : Apollon, je me servirai de toi, pour confondre la sagesse des sages d'Egypte, et pour détruire la prudence des prudents du siècle. Tu terrasseras pour ma gloire ceux qui passent entre eux pour les sages de Babylone, et tu anéantiras entièrement les sacrifices des démons. Va donc dans des lieux habités, afin de m'acquérir un peuple parfait, solide dans la vertu et enflammé d'ardeur pour toutes les bonnes oeuvres.» Apollon répondit : «Délivrez-moi, Seigneur de la vaine gloire, de crainte que m'élevant par vanité au-dessus des autres, je ne sois privé de toutes les grâces que vous m'aurez faites.» Cette divine voix lui répartit : «Porte ta main derrière ta tête; prends ce que tu y trouveras, et l'ensevelis dans le sable.» Ayant aussitôt porté sa main au lieu qui lui était ordonné, il prit comme un petit Ethiopien qu'il ensevelit dans le sable, et qui criait : «je suis le démon de l'orgueil." Cette même voix du ciel ajouta ensuite : «Va donc maintenant; car tu ne demanderas rien à Dieu qu'il ne te l'accorde.» Ensuite de ces paroles, il s'en alla dans des lieux assez peuplés : et ceci arriva du temps de Julien l'Apostat.

Il le logea dans une caverne proche du désert où il passait les jours et es nuits entières dans des prières continuelles, et on nous assura qu'il ne faisait pas moins chaque jour de cent prières à genoux, et autant durant chaque nuit. Sa nourriture était plus céleste que terrestre : Il n'avait pour habit qu'une robe faire d'étoffe, et un linge dont il se couvrait la telle et le cou; et on assurait qu'ils ne s'étaient jamais assis. Il passait ainsi sa vie dans ce lieu proche du désert, ayant l'âme toute remplie des grâces du saint Esprit : et il faisait tant de miracles et guérissait tant de maladies et si extraordinaires, qu'il n'y a point de paroles qui soient capables de les raconter, ainsi que nous l'assuraient les vieillards qui étaient auprès de lui.

Son extrême réputation s'étant répandue de tous côtes, et chacun l'admirant et le considérant comme un prophète ou comme un apôtre, les moines de divers lieux des Provinces voisines venaient vers lui, et lui offraient leurs âmes comme à leur père, et comme le plus grand présent qu'ils lui pouvoient faire. Il les recevait tous de toute l'étendue de son cœur, avec une charité nom pareille. Il exhortait les uns à bien agir, et les autres à bien concevoir la grandeur de leurs obligations, et commençait le premier à leur montrer par son exemple ce qu'il leur enseignait par les paroles. Il leur permettait durant la semaine de s'exercer chacun en particulier à telle abstinence qu'ils voudraient, mais pour ne pas manquer à la charité, il les conviait tous les dimanches de venir manger avec lui, sans néanmoins qu'en ce qui le regardait, il diminuait rien de son autorité ordinaire, mangeant seulement quelques herbes et quelques légumes, et ne faisant jamais rien cuire, ni ne voyant jamais de feu.

CHAPITRE 2

Un ange tire le saint de prison. Instructions qu'il donnait à ses disciples.

Lors du règne de Julien, de qui j'ai déjà parlé, le saint ayant su qu'un Solitaire avait été pris et mis en prison pour le mener à la guerre, il fut avec d'autres Solitaires pour le consoler et l'exhorter, non seulement à ne point perdre courage dans cette rencontre; mais à mépriser même, et à se moquer des périls qui le menaçaient; d'autant, lui disait-il, que c'est maintenant le temps de combattre, et de connaître et d'éprouver par la tentation la fermeté et la constance des fidèles. Comme il fortifiait par ces paroles, et autres semblables, le courage de ce jeune homme, son capitaine arriva, et se mettant en colère, de ce que le saint avait osé entrer en cette prison, il l'y enferma avec les moines qui l'avaient accompagné, et résolut de les faire tous enrôler pour les mener ainsi à la guerre; et après avoir fait le quantité de gardes, pour les empêcher de pouvoir sortir, il se retira. A minuit un ange tout resplendissant de lumière ouvrit les portes de la prison; ce qui ayant épouvanté tous les gardes, ils se jetèrent aux pieds de ces saints, et les prièrent de s'en aller, disant qu'ils aimaient mieux mourir pour l'amour d'eux, que de résister à la puissance de Dieu, qui prenait un soin si visible de les protéger. Au point du jour leur capitaine suivi de quelques personnes considérables, vint lui même en grande hâte à la prison, pour en faire sortir tous ceux qu'il croyait y être encore enfermés, disant qu'un grand tremblement de terre avait fait tomber son logis, et accablé sous ses ruines quelques-uns de ses principaux serviteurs. Les saints voyant ces merveilles, chantèrent des hymnes à la louange de Dieu, et citant retournez dans le désert ils n'avaient tous ensemble qu'un coeur et qu'une âme, ainsi qu'il est dit des apôtres.

Le Saint, comme leur supérieur à tous, les exhortait à s'avancer de jour en jour dans la vertu, et à dissiper dès le commencement les embûches que le diable nous dresse, pour jeter de mauvaises pensées dans nos esprits. Car par ce moyen, disait-il, vous briserez la tête de ce serpent, et rendrez tout le reste de son corps comme privé de force de vie : et c'est pourquoi Dieu nous ordonne de prendre garde à ses artifices, afin de ne point donner d'entrée dans notre coeur aux mauvaises et sales pensées qu'il nous inspire, mais de les repousser à l'heure même : à combien plus forte raison donc ne devons nous pas laisser répandre et pénétrer dans nos sens les images de ces mêmes pensées, qu'il veut que nous rejetions d'abord ? Il ajoutait que chacun devait s'efforcer de surmonter son compagnon en toutes sortes de vertus, sans souffrir qu'il eut avantage sur lui. Et vous jugerez, disait-il, du progrès que vous y aurez fait, s'il ne vous reste aucune affection pour les choses temporelles : Car c'est là la première des grâces de Dieu. Et s'il arrive que quelqu'un de vous reçoive de lui celle de faire des miracles, qu'il se garde bien pour cela de s'enfler de vanité, ni de s'imaginer d'avoir de l'avantage sur les autres, ou de s'élever au dessus d'eux; et qu'il cache même cette faveur que Dieu lui aura départie, puis qu'autrement il la perdrait et se tromperait lui-même.

CHAPITRE 3

Des vertus admirables du saint. Dieu se sert de lui pour appeler à la vie monastique un très grand nombre de personnes. D'où vient que les Egyptiens ont été les plus idolâtres de tous les peuples.

Le saint, ainsi que nous en avons nous-mêmes reconnu quelque chose par ses discours, avait donc une connaissance très relevée de la parole de Dieu; mais les grâces qu'il avait reçues de lui, éclataient encore beaucoup davantage en ses actions : Car il obtenait à l'heure même tout ce qu'il lui demandait, et était favorisé d'un grand nombre de révélations. Il vit un jour en songe son frère aîné, qui était mort dans le désert, et avec lequel il avait mené durant quelques années une vie parfaite, assis entre les apôtres; et il lui semblait qu'il l'avait laissé successeur de ses vertus et de ses grâces : sur quoi l'ayant prié de faire que Dieu le retirât bientôt du monde pour le faire jouir avec lui d'un éternel repos dans le ciel, notre Seigneur lui répondit qu'il devait encore demeurer un peu de temps sur la terre; afin que plusieurs se portassent à l'imiter dans sa manière de vivre, et que des peuples entiers de moines, et comme toute une armée de personnes saintes, gagnant le ciel sous sa conduite, Dieu lui donnât une récompense digne de tant de mérites. Cette vision fut bientôt suivie des effets; car des moines attirés par sa réputation et par sa doctrine, vinrent de tous côtés le trouver, et son exemple fit une telle impression dans les esprits, qu'un très grand nombre de personnes

renoncèrent aussi au siècle, et firent avec lui dans cette montagne dont j'ai parlé, une assemblée admirable, vivant tous en commun, et à une même table, dans une union d'esprit merveilleuse.

Nous considérâmes cette sainte assemblée si éclatante en toutes forces de vertus, comme une armée véritablement céleste et toute angélique. Il n'y en avait un seul d'entre eux qui ne fût fort propre et la netteté de leurs habits avait du rapport avec la pureté de leurs âmes; en forte que l'on pouvait dire, selon le langage du Prophète, que *des déserts secs et arides étaient dans la joie, et remplis d'une grande multitude de créatures raisonnables*, puis qu'encore que ces paroles ayant été dites pour l'Eglise, elles ont aussi par un rapport à la vérité de l'histoire elle accomplies dans les solitudes de l'Egypte. Car dans quelles villes voit-on de si grandes multitudes, voit-on de si grandes multitudes d'hommes s'assembler pour gagner le ciel ? Et y a-t-il beaucoup à dire que les uns n'ayant autant d'habitants que les autres ont de citoyens ? N'ai-je donc pas raison de croire que l'on voit accomplir en eux cette parole de l'Apôtre : La grâce *surabonde où abondait le péché*, puis qu'il n'y a point eu de nation en toute la terre plus idolâtre que l'Egypte, puis que leur abominable superstition a passé jusques à adorer des chiens, des singes, et d'autres divinités monstrueuses, et puis qu'ils mettaient même au rang de leurs dieux de l'ail, des oignons, et d'autres légumes, ainsi que le saint nous le raconta, et nous fit entendre l'origine de ces anciennes superstitions, en nous disant : Les Egyptiens ont mis autrefois un boeuf au nombre de leurs dieux, à cause que s'en servant pour labourer la terre, à contribuait à leur nourriture. Ils ont adoré l'eau du Nil, parce qu'en se répandant sur leurs provinces, elle les rendait fertiles. Ils ont adoré leur propre terre, comme étant beaucoup plus abondante à que toutes les autres; et ils ont aussi adoré des chiens, des singes, et diverses sortes de légumes ; les considérant comme ayant été les auteurs de leur salut, sous le règne de Pharaon, parce qu'étant occupés à semblables choses, elles les empêchèrent de le suivre, lors qu'en poursuivant nos ancêtres, il fut enseveli dans la mer, et chacun d'eux croyant ainsi être redevable de sa vie, au sujet qui l'avait détourné d'accompagner leur roi dans cette funeste entreprise, mettait cette cause de son bonheur au nombre des divinités, en disant : je puis bien aujourd'hui rebuter comme mon Dieu, ce qui m'a empêché de suivre Pharaon, et d'être enseveli avec lui dans les eaux, qui lui ont servi de tombeau.

CHAPITRE 4

Merveilleux miracle fait par le saint, et qui fut cause de la conversion d'un très grand nombre de païens.

Voilà ce que nous dit saint Apollon : mais je m'estime encore plus obligé d'écrire quelles ont été ses actions et ses vertus. Il y avait aux environs du lieu où il demeurait, neuf ou dix bourgs remplis de païens, où les démons étaient adorés avec des superstitions impies, et une passion étrange. Car ils avaient un temple d'une merveilleuse grandeur au milieu duquel était une idole, que les prêtres accompagnés de tout le peuple avaient accoutume de porter tout à l'entour de ces bourgs à la façon des Bacchantes, et de célébrer des cérémonies sacrilèges, pour obtenir de la pluie du ciel.

Il se rencontra que dans le temps qu'ils étaient occupés à cette espèce d'orgie, le bienheureux Apollon passa par là avec quelques autres moines et voyant ces troupes infortunées et agitées du démon courir avec fureur dans les champs, il eut une telle compassion de leur erreur, qu'il mit les genoux en terre, pour supplier Jésus Christ, notre Sauveur et notre Maître d'avoir pitié de ces misérables. L'effet de sa prière fut tel que tous ceux qui étaient agités par l'ardeur de ces cérémonies infernales demeurèrent immobiles avec leur idole, et ne purent jamais partir de ce lieu. Après qu'ils eurent passé tout le jour, et souffert une chaleur si excessive qu'ils étaient comme brûlés par les rayons du soleil, sans pouvoir comprendre la cause d'un accident si étrange, leurs prêtres leur dirent qu'il procédait d'un chrétien nommé Apollon qui demeurait dans le désert proche delà, et qu'ils ne pouvaient espérer que par son moyen de sortir de ce péril.

Ceux qui entendirent parler de ce miracle, étant venus de tous côtes pour le voir, et demandant à ces païens quelle était la cause d'un tel prodige, ils leur répondirent qu'ils l'ignoraient; mais qu'on leur avait dit qu'elle ne pouvait être attribuée qu'à un moine nommé Apollon, et qu'ils les suppliaient d'aller vers lui, pour le conjurer d'avoir pitié d'eux. Quelques-uns leur dirent sur cela qu'ils croyaient qu'ils avaient raison, parce qu'ils l'avaient vu passer par

là, et ne laissèrent pas néanmoins de leur donner le secours dont ils estimaient qu'ils avaient besoin, en leur amenant le nombre de boeufs qu'ils jugeaient être suffisant pour entraîner cette idole; mais tous leurs efforts étant inutiles et se voyant sans espérance d'aucun secours, ils envoyèrent enfin vers l'homme de Dieu, avec promesse que s'il les dégageait de ces liens invisibles, ils rompraient en même temps ceux de leur erreur. Le Saint les alla trouver aussitôt, et les délivra par la prière qu'il adressa pour eux à Dieu.

Alors sans différer davantage, ils se jetèrent tous d'un commun consentement entre les bras du saint, embrassèrent notre sainte foi, rendirent grâces à Dieu, et brûlèrent leur idole qui était de bois, puis suivirent ce saint homme qui les instruisit en la religion chrétienne, et les reçut dans l'Eglise. Plusieurs d'entre eux demeurèrent avec lui, pour vivre sous sa conduite, et sont encore maintenant dans ses monastères. Le bruit d'un si grand miracle s'étant répandu de tous côtés, tant de personnes se font convertis à la foi de Jésus Christ qu'il ne reste quasi pas un seul païen en toute cette province.

CHAPITRE 5

Quelque temps après, Bourgs étant entrez en contestation couchant leurs limites, aussitôt que l'homme de Dieu en fut averti, il s'y en alla en diligence, afin de les accorder, mais ils étaient si transportés d'animosité et de fureur qu'ils n'en voulaient point entendre parler : ce qui procédait principalement de la confiance que l'un des partis avait au secours d'un certain voleur, qui avait été comme le flambeau de toute cette division. Le Saint voyant que cet homme s'opposait opiniâtrement à la paix, lui dit : «Mon frère, si tu veux changer de sentiments et contribuer avec moi, pour apaiser ce différend, je prierai mon Dieu pour toi, et il te pardonnera tes péchés. Il n'eut pas plutôt entendu ces paroles qu'il se jeta aux pieds du saint, avec supplication de vouloir accomplir sa promesse, et puis se retourna vers ce peuple qui l'avait choisi pour chef, et les renvoya tous chez eux en paix. S'étant ainsi retiré, il demeura avec le serviteur de Dieu, en le conjurant toujours de lui tenir ce qu'il lui avait promis. Apollon l'emmena à son monastère et l'instruisait par le chemin, en lui disant qu'il fallait changer de vie, demander humblement et patiemment la miséricorde de Dieu, et attendre avec une foi ferme, l'accomplissement de ses promesses, parce que toutes choses sont possibles à celui qui croit.

Comme ils dormaient tous deux durant la nuit dans le monastère, il eurent chacun de son côté un songe, dans lequel il leur sembla qu'ils étaient au ciel devant le trône de Jésus Christ, et que comme ils l'adoraient avec les anges et les saints, ils ouïrent une voix qui leur dit : «Encore qu'il n'y ait rien de commun entre la lumière et les ténèbres, ni aucun rapport entre un fidèle et un infidèle, on t'accorde néanmoins, Apollon le salut de cet homme pour lequel tu as tant prié.» Ils entendirent aussi dans cette vision céleste plusieurs autres choses que nulles paroles ne font capables d'exprimer, ni nulle oreille d'entendre, et puis s'éveillèrent et rapportèrent aux frères ce qu'ils avaient vu; ce qui les remplit d'un merveilleux étonnement, ne pouvant assez admirer qu'ils eussent eu l'un et l'autre; un songe si extrêmement semblable que l'on n'y pouvait pas remarquer la moindre différence. Ainsi cet homme qui n'était plus un voleur, mais un saint, demeurant avec ces moines, sa vie auparavant si criminelle devint si innocente, et la corruption de ses moeurs fut changée en une si grande pureté, que ce loup n'étant plus un loup, mais un agneau, on voyait parfaitement accomplie en lui cette prophétie d'Isaïe : «Les loups paîtront avec les agneaux, et les lions et les boeufs mangeront ensemble.»

Nous vîmes aussi au même lieu quelques Ethiopiens qui vivaient avec ces moines, et plusieurs de ces serviteurs de Dieu, qui observaient si parfaitement toutes les règles de cette sainte institution étaient si éminents en vertu, que l'on voyait aussi s'accomplir en eux l'effet de cette parole de l'Ecriture. «L'Ethiopie viendra la première offrir ses présents à Dieu.»

Entre les autres actions du saint, on nous rapporta celle-ci. Il arriva un jour entre deux bourgs, dont l'un était de chrétiens l'autre de païens, un différend sur lequel ils prirent les armes en fort grand nombre de part et d'autre. Le Saint étant survenu par hasard et les exhortant à la paix, un homme fort fier et fort insolent qui était comme le chef des païens et la cause de toute cette dispute, lui résistait opiniâtrement, et protestait; qu'il mourrait plutôt que de souffrir que l'affaire s'accommodait. Sur quoi le Saint lui dit : «Ton désir sera accompli. Car il n'en coûtera la vie qu'à toi seul, et ton sépulcre sera tel que tu le mérites, puis que ce ne fera pas la terre; mais le ventre des bêtes et des vautours, qui te servira de tombeau. Ces paroles furent aussitôt suivies de l'effet, cet homme étant tombé mort sans que de part ni d'autre nul autre que lui reçut aucun mal. On le couvrit de sable, et le lendemain matin on

trouva que les bêtes l'avaient mis en pièces, et qu'il avait été la pâture des vautours. Tous ces peuples étant touchés d'admiration de voir la prédiction de ce serviteur de Dieu si tôt accomplie, il n'y en eut un seul qui ne se convertit à la foi de notre Seigneur Jésus Christ, et ils disaient hautement qu'Apollon était un prophète.

CHAPITRE 6

Divers miracles que Dieu fit à la prière du saint, en envoyant quantité de vivres aux moines qui étaient avec lui et en multipliant le pain pour la nourriture du peuple durant une grande famine.

Je ne veux pas aussi passer sous silence ce que nous apprîmes qu'il fit peu de jours après qu'il se fut enfermé dans cette caverne avec quelques moines. Le saint jour de Pâques étant venu, et en ayant là tous ensemble solennisé la veille avec les cérémonies ordinaires, lors qu'on leur préparait à manger de ce qu'ils avaient, qui n'était qu'un peu de pain fort sec, et quelques herbes que ces moines salent pour les pouvoir conserver, le saint leur dit : «Si nous avons de la foi, et si nous sommes véritablement fidèles serviteurs du Christ, que chacun de nous lui demande s'il a agréable qu'en cette fête il fasse en toute assurance meilleure chère que de coutume. Sur quoi ces moines lui ayant représenté que se reconnaissant indignes de recevoir cette grâce, c'était à lui qui les devançait en âge et en mérites, de la demander à Dieu; aussitôt le saint avec un visage extrêmement gay se mit en prière, laquelle étant achevée, et tous ayant répondu, *Amen*, ils virent soudain paraître à l'entrée de la caverne des hommes qui leur étaient entièrement inconnus, lesquels leur apportèrent une si extrême quantité de vivres, qu'à peine en a-t-on jamais vu, ni une telle abondance, ni une telle diversité. Il y avait même des espèces de fruits inconnus à toute l'Egypte, des grappes de raisin d'une prodigieuse grandeur, des noix, des figues, et des grenades meures beaucoup avant la saison. Il y avait aussi quantité de miel et de lait, des dattes d'une grosseur extraordinaire, et des pains très blancs et encore tout chauds, bien qu'il semblait à la manière dont ils étaient faits, qu'ils venaient de quelque pays fort éloigné. Ceux qui apportèrent toutes ces choses ne s'en furent pas plutôt déchargés, qu'ils s'en allèrent en grande hâte, comme s'ils eussent été pressés de retourner vers celui qui les avait envoyés : et ces moines après avoir rendu grâces à Dieu, commencèrent à manger ce qu'ils avaient ainsi reçu, et s'en nourrirent jusques au jour de la Pentecôte, sans pouvoir entrer en doute que Dieu ne leur eût fait ce présent en considération d'une tête si solennelle.

Nous apprîmes aussi qu'un moine, qui manquait d'humilité et de douceur, ayant supplié ce saint homme de les demander à Dieu pour lui, et s'étant mis en prière pour ce sujet, ce frère fut tellement rempli de ces deux vertus, que tous les autres ne pouvaient aller admirer sa modestie, et la tranquillité de son esprit, dont auparavant il n'y avait pas en lui la moindre trace.

La famine étant arrivée dans la Thebaïde, et les habitants de cette Province sachant que les Solitaires qui servaient Dieu avec Apollon, étaient souvent nourris par la grâce de notre Seigneur, même sans manger, ils furent le trouver avec leurs femmes et leurs enfants, et lui demandèrent tout ensemble sa bénédiction, et la nourriture qui leur citait nécessaire. Il leur donna alors sans hésiter et avec largesse, ce qu'il gardait pour nourrir les moines dont n'étant resté que ce trois corbeilles de pain, et ce pauvre peuple continuant d'être pressé d'une faim extrême, il commanda qu'on apportait au milieu d'eux ces trois corbeilles, qui eussent pu suffire pour nourrir les frères durant un jour; et en élevant les mains vers le ciel, il dit à haute voix : «La main de Dieu n'est-elle pas assez puissante pour multiplier ceci ? Le saint Esprit nous assure que le pain ne manquera jamais dans ces corbeilles, jusques à ce que nous puissions tous être rassasiés de ce qu'on recueillera dans la prochaine moisson.» Plusieurs de ceux qui se trouvèrent présents, nous assuraient que durant quatre mois entiers on ne cessa jamais de prendre du pain dans ces corbeilles, sans les pouvoir désemplir.

Ils nous dirent aussi qu'en un autre temps il fit la même chose avec du pain et de l'huile; et que le diable ne pouvant souffrir ses miracles, lui dit : «Es-tu Elie, ou bien quelqu'un des prophètes, ou des apôtres, pour oser entreprendre de semblables choses ?» A quoi il lui répondit : «Pourquoi ne les entreprendrais-je pas ? Les prophètes et les apôtres n'étaient-ils pas des hommes comme nous, et ne nous ont-ils pas laissé héritiers de la même foi, de la même grâce qu'ils ont reçue de Dieu qui leur était présent, est-il maintenant absent ? Ce serait une impiété de le dire, puis que nous savons qu'il est tout-puissant, et que ce qu'il peut, il le

peut toujours. Comment donc, ô esprit malheureux ! connaissant comme tu le connais, qu'il est bon es-tu si méchant ?»

Nous apprîmes, ainsi que je l'ai déjà dit, toutes ces actions du bienheureux Apollon par le fidèle rapport de quelques saints vieillards d'une vertu exemplaire : et bien que l'on doive ajouter une entière foi à leurs paroles, notre Seigneur nous fit voir par nos propres yeux qu'un homme aussi saint que celui-là peut encore faire de plus grands miracles. Car nous vîmes porter des corbeilles pleines de pain, et en couvrir des tables, sur lesquelles il n'y avait rien auparavant; et après que chacun s'en était rassasié, on en remplissait ces corbeilles, comme si on n'y eut point touché.

CHAPITRE 7

Le Saint avait prédit la venue de Rufin et de ses compagnons. Quelque coutume de ces saints moines. De la joie continuelle que doivent avoir les gens de bien.

Il ne veux pas aussi manquer de rapporter une autre chose fort admirable, que nous vîmes étant près de lui. Nous étions trois de compagnie lors que nous l'allâmes trouver; et comme nous citions encore assez loin de son monastère, quelques-uns des frères qui étaient avec lui, et auxquels trois ou quatre jours auparavant il avait prédit notre arrivée, vinrent au devant de nous en chantant des psaumes, ainsi qu'ils ont coutume de faire à l'arrivée des moines, et se prosternant jusques en terre, comme pour nous honorer, ils nous donnèrent le baiser de paix, puis se dirent les uns aux autres, en nous regardant : Voici ces frères, dont il y a quelques jours que notre saint père nous a prédit la venue, en nous assurant que dans trois jours il viendrait trois frères de Jérusalem. Quelques-uns de ces moines marchaient devant nous, les autres nous suivaient : et ils chantaient tous des psaumes. Quand le saint les entendit, et que nous fûmes assez proches, il vint aussi lui-même au-devant de nous, et ne nous eut pas plutôt vus, qu'il se prosterna le premier jusques en terre, comme pour nous honorer : après s'être relevé, il nous donna le saint baiser; et quand nous fûmes entrez dans son monastère, et qu'il eut selon la coutume, commencé par faire la prière, il nous lava les pieds de ses propres mains, sans rien oublier de tout ce qui pouvait aussi contribuer à nous délasser du travail que nous avions souffert en chemin, et il en fait de la même sorte envers tous ceux qui le venaient voir.

Les frères qui étaient auprès de lui, ne mangeaient qu'après avoir reçu la sainte Communion environ la neuvième heure du jour, et demeuraient quelquefois au même lieu sans en partir, jusques au soir, qu'on les instruisait de la parole de Dieu, pour leur apprendre à ne cesser jamais d'accomplir ses commandements. Quelques-uns d'entre eux, après avoir mangé, s'en allaient dans le désert, ou ils employaient toute la nuit à méditer des passages de l'Écriture sainte qu'ils savaient par cœur; et les autres demeuraient au même lieu où ils s'étaient assemblés, et la sans fermer les yeux, ils chantaient jusques au jour des hymnes, et des cantiques à la louange de Dieu, ainsi que je l'ai vu et m'y suis trouvé présent. Quelques-uns d'entre eux descendaient de la montagne environ la neuvième heure du jour, et aussitôt après avoir reçu le sacré Corps de notre Seigneur, ils se retiraient en se contentant de cette seule chair spirituelle. Leur contentement allait au-delà de tout ce que l'on saurait s'imaginer, et leur joie était telle qu'il n'y a point d'homme dans le monde qui en puisse éprouver une semblable. Il ne s'en trouvait un seul qui fût triste; et si quelqu'un paraissait de l'être un peu leur saint père lui en demandait aussitôt la cause : Que s'il se rencontrait qu'il la lui voulut cacher, il lui disait ce qu'il avait dans le fond du cœur, l'obligeant ainsi de lui avouer sa peine; et il leur apprenait à tous, que ceux qui mettent leur feule confiance en Dieu, et espèrent de posséder son Royaume, ne doivent jamais ressentir la moindre tristesse. Que les païens, disait-il, s'affligent; que les juifs répandent des larmes, que les méchants gémissent sans cesse; mais que les justes se réjouissent. Car si ceux qui mettent leur affection aux choses de la terre, se réjouissent de posséder des biens fragiles et périssables, pourquoi dans l'espérance que nous avons de posséder une gloire qui est infinie, de jouir d'un bonheur qui est éternel, ne ferons-nous pas comblés de joie ? Et l'Apôtre ne nous y exhorte-t-il pas en nous disant : «Réjouissez-vous sans cesse priez sans cesse, et rendes grâces à Dieu en toutes choses ? Mais qui serait capable de rapporter dignement quelle était la doctrine toute céleste de ce saint, et la grâce que Dieu répandait sur ses paroles ? Ainsi ne vaut-il pas mieux que je demeure du chapitre suivant.

CHAPITRE 8

Le Saint leur donne plusieurs autres salutaires instructions; et puis ils prennent congé de lui.

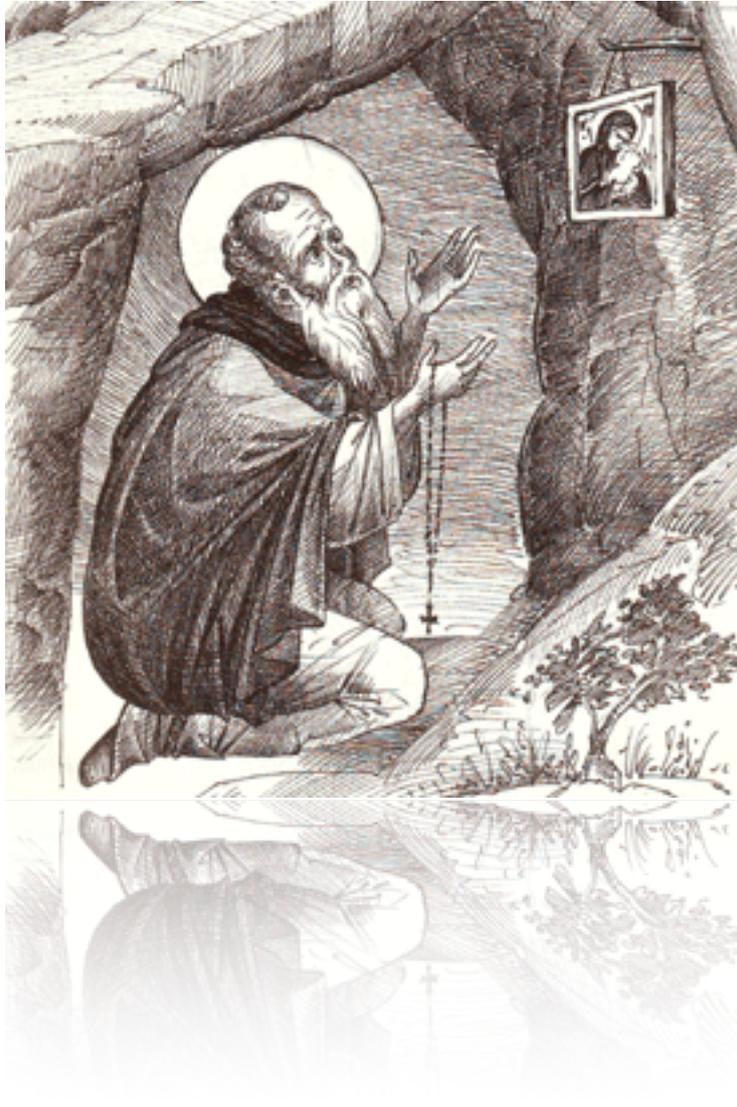
Le saint nous donna aussi en particulier plusieurs autres instructions très salutaires touchant la manière dont on se doit conduire dans l'abstinence, la pureté d'esprit qu'il faut apporter dans la conversation et l'affection qu'on doit avoir pour l'hospitalité. Il nous recommanda sur toutes choses de recevoir les frères qui nous viendraient visiter comme nous recevions Jésus Christ même : et il disait que c'est de là que procède la Tradition de se prosterner devant les frères qui nous viennent voir, comme si on voulait les honorer; parce qu'il est certain que leur avènement représente celui de notre Seigneur, qui dit : «Lors que j'ai été étranger vous m'avez reçu.» Et Abraham recevait en cette manière ceux qui ne paraissaient être que des hommes; mais dans lesquels il considérait son Seigneur. Il ajoutait que l'on doit aussi quelquefois contraindre les frères à donner du repos à leur corps, quoi qu'ils ne le désirent pas, et apportait pour cela l'exemple du bienheureux Lot, qui mena par force les anges loger chez lui. Il nous enseignait aussi que les moines devaient, s'il était possible, participer chaque jour aux mystères du Christ, de crainte qu'en s'en éloignant, ils ne s'éloignent de Dieu : et d'autant aussi qu'il y a sujet de croire que celui qui les reçoit plus souvent reçoit plus souvent notre Sauveur, puis qu'il dit lui même : «Qui mange ma chair, et boit mon sang, demeure en moi et moi en lui.» Les moines reçoivent aussi, nous disait-il, un grand avantage d'avoir continuellement devant les yeux le souvenir de la Passion de notre Seigneur, à cause que ce leur est un parfait exemple de patience. Mais il faut prendre garde que ces avis obligent ceux qui les veulent suivre à être toujours si bien préparés qu'ils ne soient pas indignes de recevoir le sacré Corps, et le précieux Sang de Jésus Christ, par la participation desquels il ajoutait, que les Fidèles reçoivent la rémission de leurs péchés.

Il nous dit aussi qu'il ne fallait pas sans grande nécessité rompre les jeûnes ordinaires du mercredi et du vendredi, d'autant que Judas avait le mercredi formé le dessein de trahir son Maître, et que notre Sauveur avait été crucifié le vendredi : ce qui fait qu'il semblerait que celui qui romprait sans nécessité le jeûne ordonné en ces jours, trahirait le Christ avec le traître, ou le crucifierait avec les bourreaux. Mais que s'il arrivait par hasard que quelque moine survint en ces jours, et qu'étant las, il voulut manger auparavant l'heure de None, il lui en fallait donner à lui seul. Que s'il ne le voulait pas, il ne l'y fallait pas contraindre, puis que c'est un jeûne de tradition et qui s'observe par tout. Il réprimait fort ceux qui portent de longs cheveux, ou des colliers, ou quelque chose de semblable qui ne sert que pour se parer. Car il est certain, disait-il, qu'ils ne le font que par vanité et pour être estimés des hommes; au lieu que l'Evangile nous ordonne de jeûner même en secret, afin que nos jeûnes ne soient connus que de Dieu seul, qui nous rend à la vue de tout le monde ce qu'il nous voit faire en secret par le désir de lui plaire. Mais il paraît bien que telles gens ne se contentent ni du témoignage, ni des récompenses de celui qui pénétré nos pensées les plus cachées, puis qu'ils veulent que les hommes aient aussi connaissance du bien qu'ils s'imaginent de faire. Ainsi il faut dans le secret mâter notre corps par les jeûnes, et pratiquer tous les autres exercices de la pénitence, non pas pour en tirer de la vanité envers les hommes; mais pour en obtenir la récompense en Dieu.

Il nous parla durant toute la semaine en la sorte que je viens de dire et nous tint plusieurs autres semblables discours de la manière de vivre des moines, en confirmant la vérité de sa doctrine par l'autorité de ses miracles. Lors que nous eûmes pris congé de lui, il voulut nous accompagner un peu, et nous donna encore cette instruction. «Sur toutes choses, nous dit-il, mes très chers enfants, vivez ensemble dans une grande union, et ne vous divisez point les uns des autres.» Puis se tournant vers les moines qui étaient venus à lui, il leur dit : «Lequel d'entre vous, mes frères, veut bien les conduire jusqu'au prochain monastère des pères qui demeurent dans ce désert ? Sur quoi s'étant quasi tous offerts avec grande affection, et voulant venir avec nous, il en choisit trois parmi ce grand nombre, qui savaient fort bien les langues Grecque et Egyptienne; afin de nous pouvoir servir de truchement, s'il arrivait que nous en eussions besoin, et nous édifier par leurs entretiens; et il leur ordonna de ne nous point quitter que nous n'eussions vu tous les pères et tous les monastères que nous désirerions, lesquels sont en si grand nombre qu'il n'y a personne qui les puisse tous visiter. Il nous laissa aller ensuite après nous avoir donné sa bénédiction en ces termes : «Je prie le

Rufin, prêtre d'Aquilée

Seigneur de répandre du haut de Sion sa bénédiction sur vous et que vous considérez durant tous les jours de votre vie quels sont les biens de l'éternelle Jérusalem.



SAINT AMMON ANACHORÈTE

Je n'estime pas aussi devoir passer sous silence ce que nous apprîmes de saint Ammon, qui était mort auparavant, et dont nous vîmes la demeure dans le désert. Après que nous eûmes quitté le bienheureux Apollon, comme nous marchions du côté du désert qui regarde le midi, nous aperçûmes sur le sable la trace d'un dragon d'une grandeur si prodigieuse, qu'il semblait que ce fut une poutre que l'on eut traînée par là : ce qui nous ayant extrêmement effrayez, les frères qui nous conduiraient, nous exhortaient de n'avoir aucune crainte; mais d'être au contraire dans une pleine confiance, et de suivre ce dragon à la trace; puis que vous verrez, nous disaient-ils, quelle est la puissance de la foi, lors que nous le ferons mourir en votre présence : Car nous avons ainsi tué de nos propres mains plusieurs dragons, plusieurs serpents, et plusieurs bêtes farouches, parce que nous avons lu dans l'Évangile, que notre Seigneur donnait pouvoir à ceux qui croyaient en lui, de fouler aux pieds les serpents, les scorpions, et toute la puissance de l'ennemi. Au lieu de nous rassurer à ces paroles, notre foi était si faible, que notre appréhension augmentait encore d'avantage, et ainsi nous les conjurâmes de ne vouloir point suivre ce dragon; mais d'aller plutôt notre droit chemin : ce qui n'empêcha pas quel un d'entre eux transporté de l'impatience que lui donnait la joie de cette rencontre, ne suivît la trace de cette bête; et ayant trouvé assez près de là la caverne où elle se retirait, il nous criait d'aller à lui pour voir le succès de cette aventure. Un des frères qui demeurait dans le désert le plus proche, étant alors venu au devant de nous, nous en empêcha, en nous disant que nous ne pourrions pas même soutenir la vue de ce dragon, principalement n'étant pas accoutumés à voir rien de tel, et nous assura que souvent il avait vu celui-ci, qui était d'une si incroyable grandeur, qu'il n'avait pas moins de quinze coudées de long. Ainsi nous ayant déconseillé, d'y aller, il courut vers ce moine, qui nous attendait pour tuer cette bête en notre présence et qui ne voulait point revenir avant l'exécution de ce dessein. Enfin, après beaucoup de prières, il le ramena avec lui, et quand il nous eue rejoints, il nous fit de grands reproches de notre peu de foi, et de notre peu de courage.

Lors que nous fûmes arrivés dans la cellule de ce moine, de qui je viens de vous parler; il nous y reçut avec une extrême charité, et nous nous y reposâmes. Il nous dit qu'un saint homme, nommé Ammon, dont il avait été disciple, demeurait en ce même lieu, et que notre Seigneur avait fait par lui plusieurs miracles, entre lesquels il nous raconta ceux-ci.

Quelques larrons, nous dit-il, venants dérober son pain (qui était quasi son unique nourriture) et ce peu d'autres choses qu'il pouvait avoir pour vivre dans toute la sobriété imaginable; lorsque le saint vit qu'ils l'incommodaient souvent de la sorte, il s'en alla un jour dans le désert, et ayant à son retour commandé à deux grands dragons de l'accompagner, il leur ordonna de demeurer auprès de sa cellule, afin d'en garder l'entrée. Ces voleurs étant venus selon leur coutume, et voyant au devant de la porte des dragons comme en sentinelle, ils furent saisis d'une si extrême frayeur, qu'ils tombèrent par terre sans jugement et sans connaissance : ce que le saint vieillard ayant aperçu, il sortit, et les ayant trouvez à demi morts; il les releva, et les reprit de leur faute avec ces paroles : Vous voyez comme vous elles beaucoup plus cruels que les bêtes puis qu'elles nous obéissent à cause de la soumission qu'elles ont à Dieu, au lieu que vous n'avez aucune crainte de lui, ni aucune honte de troubler le repos de ses serviteurs. Il les mena ensuite dans sa cellule, où il les fit mettre à table, et leur ordonna de manger. Ces larrons furent si vivement touchés dans le fond du cœur, et oublièrent tellement leur humeur farouche, qu'ils devinrent bientôt meilleurs, que plusieurs de ceux qui longtemps auparavant avaient commencé à servir Dieu : Car ils s'avancèrent de telle forte dans la vertu par la pénitence, que bientôt après ils faisaient les mêmes miracles que saint Ammon.

Une autre fois un dragon épouvantable ravageant toutes les Provinces voisines, et ayant tué plusieurs personnes, les habitants de ces lieux vinrent trouver le bienheureux Ammon pour le conjurer de les délivrer de cette cruelle bête; et afin de le toucher de compassion, ils lui amenèrent le fils d'un berger, qui avait été si épouvanté de l'avoir seulement vu, qu'il en avait perdu l'esprit; et son soufre l'avait rendu comme mort et tout enflé. Le saint vieillard après avoir huilé l'enfant, lui rendit sa première santé; et bien qu'il fût porté d'un désir extrême de faire mourir ce dangereux animal, néanmoins comme s'il n'eût pu les assister, il ne leur voulut rien promettre; mais étant parti à l'heure même il s'en alla sur les avenues de la bête, et mettant les genoux en terre, adressa la prière à Dieu. Le dragon après avoir exhalé un souffle qui remplit tout l'air d'une horrible puanteur, et avoir jeté de grands sifflements, et de grands cris, s'élança vers lui avec furie : Sur quoi le saint, sans s'étonner en aucune sorte, le regarda d'un visage ferme, et lui dit : «Que Jésus Christ, le Fils de Dieu te donne la mort, lui qui doit

Rufin, prêtre d'Aquilée

faire mourir la grande baleine. Il n'eut pas plutôt proféré ces mots, que ce cruel animal vomit tout son venin avec sa vie, et creva sur le champ même. Tous les habitants des environs qui s'étaient assemblés, comme j'ai dit, étant épouvantés de ce miracle, et ne pouvant supporter une si extrême puanteur, jetèrent de grands monceaux de sable sur le corps de cette bête, le saint demeurant toujours cependant au même lieu, parce qu'encre elle fût morte, ils n'osaient en approcher qu'en sa présence.

SAINT COPRÈS, PRÊTRE ET SAINT MUCE ANACHORÈTE

CHAPITRE PREMIER

Comme ils furent voir saint Coprés.

Il y avait un prêtre nommé Coprés y qui était dans un monastère du même désert. C'était un saint homme âgé d'environ quatre-vingts ans; et qui faisait beaucoup de miracles; comme de guérir les malades, chasser les démons, et plusieurs autres merveilles semblables, dont nous fumes témoins de quelques-unes. Lorsque nous l'eûmes abordé, qu'il nous eût donné le saint baisers, et que selon la coutume; après avoir fait la prière, il nous eût lavé les pieds, il nous demanda ce qui se passait dans le monde : et nous de notre côté le conjurâmes de vouloir nous raconter quelques-unes de ses actions, et nous faire entendre quelles avaient été les bonnes oeuvres et les mérites, ensuite desquels Dieu, l'avait favorisé de tant de grâces. Sur quoi ne voulant pas nous refuser, il commença à nous dire quelle était sa manière de vivre, et de ceux qui en avaient pratiqué une semblable avant lui, lesquels il assurait avoir été beaucoup plus parfaits; et qu'à peine il imitait le moindre de leurs exemples. Car, mes chers enfants, nous disait-il, ce que vous voyez de moi, n'est nullement considérable, en comparaison des saints Pères.

CHAPITRE 2

Saint Coprés leur raconte la vie de saint Muce, et commence par leur dire de quelle manière Dieu le convertit, lors qu'il était encore un très grand voleur.

Il y avait auparavant nous un homme d'une très éminente vertu nommé Muce, qui le premier a été moine en ce lieu-ci et qui le premier nous a montré à tout ce que nous sommes dans ce désert, quel est le chemin qu'il faut tenir pour aller au ciel. Il avait été autrefois païen, très grand voleur, et très savant en toutes sortes de crimes, et il ne épargnait pas même les sépulcres : Mais par la rencontre et en la manière que je vas vous dire, il entra dans la voie de son salut.

Etant allé une nuit en la maison d'une Vierge consacrée à Dieu à dessein de dérober ce qu'elle avait, et avec de certaines inventions assez ordinaires à telles fortes de gens étant monté jusques sur le haut du toit, pour voir par quel moyen et par quel endroit il pourrait arriver dans le milieu du logis, il trouva tant de difficulté à exécuter son destin, qu'il passa sur ce toit une grande partie de la nuit, sans rien avancer. Enfin après avoir employé inutilement tous ses efforts et tout son esprit, il se trouva extrêmement las, et étant accablé de sommeil il vit en songe devant lui un homme vêtu à la royale, qui lui dit : «Cesse désormais de commettre tant de crimes. Cesse de répandre le sang humain. Au lieu de passer les nuits à faire ces détestables larcins, emploie-le à un travail religieux. Que la vertu soit désormais la vie de ton âme. Entre dans une milice céleste et toute angélique; et je t'établirai chef et général de cette milice sainte.» Muce ayant entendu ces paroles avec beaucoup de reconnaissance des faveurs qui lui étaient ainsi promises, il aperçut ensuite de grandes troupes de moines, dont on lui ordonnait de prendre le gouvernement et la conduite.

S'étant éveillé, il vit devant lui cette Vierge qu'il avait dessein de voler, laquelle lui demanda à qui il était, d'où il venait, et quel sujet l'avait amené. Mais lui comme s'il eût été hors de loi-même, ne lui répondit un seul mot, et la conjura seulement de lui montrer où était l'église. Cette sainte fille ayant reconnu qu'il y avait en cela quelque opération de Dieu, le mena aussitôt à l'église, et le présenta aux prêtres. Il se jeta à leurs pieds, les conjura de le vouloir faire chrétien, et de lui imposer à l'heure même une pénitence. Ces prêtres qui le connaissaient pour être l'un des plus méchants hommes du monde, furent touchés d'un merveilleux étonnement, ne sachant s'il leur disait vrai. Mais sa persévérance leur ayant fait voir qu'il n'y avait point de feinte, ils lui dirent que s'il était dans cette résolution, il fallait renoncer entièrement à tous tes crimes. Après qu'il eut été établi dans les premiers fondements de la religion chrétienne, il les pria de l'instruire de la manière qu'il devait tenir pour marcher dans la voie du ciel. Sur quoi y lui ayant donné trois versets du premier Psaume, il dit après les avoir attentivement considérés, qu'ils suffisaient pour le mettre dans le chemin du salut, et pour l'instruire en la piété. Il fut trois jours avec ces bons prêtres, et puis s'en alla dans le désert, où il demeura longtemps; y passant les jours et les nuits en des oraisons accompagnées de beaucoup de larmes, et ne vivant que de racines.

CHAPITRE 3

Saint Muce se retire dans le désert où il fait une très austère pénitence, et est nourri d'une manière miraculeuse. Plusieurs se portent à l'imiter. Il fait de très grands miracles.

Étant retourné à l'église, il fit voir aux prêtres, non seulement par ses paroles mais aussi par ses actions, qu'il avait très bien retenu ces trois versets qui lui avaient été donnés; et ils ne pouvaient assez admirer qu'ayant elle converti en un moment, il le fût porté dès l'heure même à embrasser une très austère pénitence. Après avoir plus particulièrement instruit, ils le convièrent de s'arrêter avec eux : Sur quoi pour ne point paraître désobéissant il y demeura une semaine, et puis s'en retourna dans le désert, où après avoir passé sept années entières dans une très étroite abstinence Dieu le remplit de tant de grâces, qu'il savait quasi par coeur toute l'Écriture sainte, et ne mangeait que le dimanche du pain qui lui venait du ciel. Car après avoir prié, lors qu'il se levait ensuite de son oraison, il trouvait devant lui ce pain que personne n'avait apporté, et après en avoir mangé avec action de grâces, cela suffisait pour le nourrir jusques au dimanche suivant.

Longtemps après étant encore sorti du désert, l'exemple de la sainteté de sa vie porta plusieurs personnes à l'imiter, entre lesquels fut un jeune homme qui voulant élire son disciple, reçut l'habit de moine de sa main, c'est à dire, une robe de lin et sans manches, un capuce, une tunique de poil de chèvre : et puis il l'instruisit de tout le reste de ce qui regarde la manière de vivre des moines. Ce jeune homme voyant que lors qu'il mourait quelques chrétiens, il prenait un soin extrême de les ensevelir, et d'accommoder très proprement les habits dont il les couvrait, il lui dit : Mon père, je voudrais qu'étant mort vous m'habillassiez et m'ensevelissiez de la sorte. Je le ferai, mon fils, lui répliqua-t-il et je vous couvrirai de tant d'habits que vous me direz qu'il suffit. Peu de temps après cette parole fut accomplie. Car ce jeune homme étant mort, il l'enveloppa de beaucoup d'habits, et puis lui dit en présence de tout le monde : «Mon fils, ceci te suffit-il, et veux-tu que nous y en ajoutions encore.» Alors chacun l'entendant; ce mort qui avait déjà le visage couvert et enveloppé de linges, répondit tout haut : «Cela me suffit, mon père, et vous avez accompli votre promesse.» Tous ceux qui se trouvèrent présents, furent remplis d'un étonnement étrange, et ne pouvaient assez admirer un miracle si extraordinaire, Mais lui après s'être acquitté de cet office de piété, s'en retourna dans le désert tant il avait soin de fuir toutes sortes de sujets de vanité.

Une autre fois étant encore venu du désert, afin de visiter les frères qu'il avait instruits dans le service de Dieu et l'un d'eux étant à l'extrémité, notre Seigneur lui révéla qu'il devait mourir. Or parce qu'il était déjà fort tard, il se hâta, afin de le trouver encore en vie; mais quelque diligence qu'il fit, n'étant arrivé qu'après qu'il eut rendu l'esprit, il se mit en prière, et puis s'approchant du lit il le baisa, et lui dit : «Lequel aime-tu le mieux, mon frère; ou nous quitter pour être avec Jésus Christ, ou demeurer encore dans ce corps mortel ?» Alors ce mort étant revenu en vie, se leva un peu et lui répondit : «Mon père, pourquoi me rappelez-vous ainsi de l'autre monde ? il m'est beaucoup plus avantageux d'y retourner pour être avec Jésus Christ; et il n'y a rien qui m'oblige à désirer de demeurer encore sur la terre.» Le saint homme lui repartit : «Mon fils repose donc en paix, et prie pour moi». Il n'eut pas plutôt achevé ces mots, que ce bon moine en baissant la tête, se remit sur le lit comme auparavant et s'en dormit du sommeil des justes. Ceux qui virent ce miracle, furent saisis d'un étonnement merveilleux et dirent : «Celui-ci est véritablement un homme de Dieu.» Le saint selon sa coutume revêtit avec grand soin le corps de ce frère, et après avoir passé toute la nuit sans fermer les yeux, à chanter des psaumes et des hymnes, il lui donna une fort honnête sépulture.

CHAPITRE 4

Saint Muce obtient de Dieu la prolongation durant trois ans de la vie d'un moine, afin de faire pénitence : en quoi il eut un double miracle. Plusieurs autres grands miracles de ce Saint.

Étant un jour allé visiter un autre frère qui était malade, comme il vit qu'il avait grande peine de se résoudre à la mort, et que les remords de sa conscience lui donnaient des appréhensions étranges, il lui dit : «A ce que je vois, mon fils, ta conscience comme une fâcheuse compagne, qui ne veut point te quitter, t'accuse et te reproche d'avoir été négligent et paresseux dans le service de Dieu. Et pourquoi t'es-tu donc si mal préparé à un voyage si

important ?» Le malade lui répondit : «Je vous supplie très humblement, mon père de prier Dieu pour moi, afin qu'il lui plaise de m'accorder un peu de temps pour me corriger de mes fautes.» Il lui reparti : «Lorsque tu es arrivé à la fin de ta vie, tu demande un peu de temps pour faire pénitence. Et à quoi as-tu donc employé tout celui que tu as eu jusques-ici, et qui t'empêche de guérir les plaies que le péché avait faites dans ton âme ? Mais tu es bien éloigné de les guérir, puis qu'au contraire tu y en ajoute toujours de nouvelles.» Ce pauvre homme redoublant ses conjurations; le saint vieillard lui dit : «Si tu cesse d'ajouter péché sur péché, je prierai pour toi notre Seigneur. Car il est bon et patient, il prolongera encore un peu ta vie afin que tu t'acquitte vers lui de toutes tes dettes.» Il se mit ensuite en prière, et après avoir achevé de prier, il lui dit : «Notre Seigneur t'accorde encore trois années de vie; mais seulement à condition que tu te convertis à lui de tout ton coeur, et que tu fais pénitence.» Après avoir achevé ces paroles, il lui prit la main, et le tira un peu du lit, et l'autre se levant aussitôt, le suivit à l'heure même au désert.

Quand les trois ans furent accomplis, le saint le ramena au même lieu d'où il l'avait amené, et là le remit entre les mains de Dieu, non plus tel qu'il était auparavant; mais étant presque transformé en un ange, en sorte que tous ceux qui le voyaient, ne pouvaient assez admirer une si grande conversion. Plusieurs frères s'étant rassemblés, le bienheureux Muce le mit au milieu d'eux tous, et prenant occasion sur son sujet de leur parler, il les entretint durant toute la nuit des fruits de la pénitence, et leur donna d'excellentes instructions sur cette matière. Durant ce discours ce frère commença à s'endormir; et aussitôt après il s'endormit pour toujours. Les frères ayant fait les prières sur son corps, et accompli tout ce qui regardait sa sépulture, le Saint s'en retourna en grande hâte dans le désert.

Il passait souvent le Nil, sans avoir de l'eau que jusques aux genoux, quoi que ce fleuve soit extrêmement profond.

Une fois les portes étant fermées, et les frères étant assis au plus haut étage de la maison, il entra où ils étaient. Et il était souvent porté en un moment aux lieux où il vouloir aller, quoi qu'ils fussent fort éloignés.

Dès le commencement de sa conversion, comme il était dans le désert, et avoir passé toute une semaine sans manger, on dit qu'il vint un homme à lui avec des pains et de l'eau, lequel le convia d'user de cette nourriture qui lui était envoyée du ciel.

Une autre fois le démon lui montra de très grands trésors cachés sous terre, qu'il disait avoir elle à Pharaon : et on tient que le bienheureux Muce lui répondit : «Que ton argent périsse avec toi !» Dieu fit par lui toutes les choses que je viens de vous raconter et plusieurs autres semblables.

CHAPITRE 5

Saint Coprés continuant son discours, un de ceux qui étaient avec Rufin, étant tenté d'incrédulité, eut une vision merveilleuse. De quelle forte les prières du saint apportèrent la fertilité en ce pays-là.

Il y a eu aussi auparavant lui, continua de nous dire saint Coprés, plusieurs autres pères que le monde n'était pas digne de posséder, et qui faisaient quantité de prodiges et de miracles. Ne vous étonnez donc pas, si moi qui suis un homme faible et imparfait, ne fais rien que de petit et de peu considérable, en guérissant des boiteux, et ceux qui ont perdu la vue: ce que les médecins peuvent faire par le moyen de leur art et de leur science.

Comme le bienheureux Coprés nous racontait ce que je viens de vous dire, l'un d'entre nous s'en ennuyant, parce qu'il avait peine à le croire, commença de fermer les yeux, et s'étant ensuite endormit, il vit en songe entre les mains de ce saint homme un livre écrit en lettres d'or, où tout ce qu'il nous avait rapporté, était de suite, et auprès de lui un vieillard très vénérable, et dont le regard étincelait de lumière, qui lui dit en le menaçant : «Pourquoi n'écoutes-tu pas attentivement ce que l'on vient de te raconter, et t'endors-tu par le dégoût que ton incrédulité t'en donne ?» A ces paroles il s'éveilla tout troublé, et nous conta en particulier, et en latin, ce qu'il avoir vu et entendu.

En ce même temps nous aperçûmes un paysan auprès de la porte du saint vieillard qui tenait un pot plein de fable, et attendait pour lui parler qu'il eût achevé son discours. Sur quoi nous lui demandâmes ce que désirait ce paysan, et que voulait dire ce pot plein de fable ? Il nous répondit : «Il n'était pas à propos, mes enfants, que je vous découvris le ceci de moi-même, de peur qu'il ne semblait que je me glorifie de l'œuvre de Dieu, et qu'ainsi je ne perdisse la récompense que je pourrais espérer de mon travail. Mais puis que vous êtes venus

ici de si loin, et que vous ferez édifier de le savoir, et en pourrez tirer de l'utilité, je ne puis me résoudre à vous le cacher; et je vous conterai ce qu'il a plu à Dieu de faire par nous. Les terres des environs de ce lieu étaient si extrêmement fertiles, que quelque soin qu'on prît de les cultiver, à peine rendaient-elles le double; parce qu'il se formait de certains vers dans les tuyaux des épis, qui les coupaient à mesure qu'ils voulaient croître. Ayant porté tous les habitants qui étaient païens, à croire en Dieu et au Christ, après qu'ils furent faits chrétiens, ils me conjurèrent de prier notre Seigneur pour la conservation de leurs maisons. Je leur dis que je le ferais; mais qu'il était besoin que leur foi accompagnait mes prières, afin de les rendre dignes de recevoir de Dieu cette grâce. Ils prirent ensuite quelque quantité de ce sable sur lequel je marche, et puis me le présentèrent, en me priant de le bénir au nom du Seigneur. Je leur répondis : Qu'il vous soit fait selon votre foi : puis ils emportèrent ce sable qu'ils mêlèrent avec le grain qu'ils devaient semer; et l'ayant répandu sur leurs terres, ils firent une plus grande récolte qu'il ne s'en est jamais vu en toute l'Egypte : ce qui est la cause de cette coutume qui les fait venir vers moi deux fois l'année, afin que j'en use de la même sorte.

CHAPITRE 6

Miracles que Dieu fit en faveur de saint Coprés pour prouver la vérité de sa foi contre un Manichéen, et encore en d'autres rencontres.

Je ne veux pas aussi vous taire une faveur que Dieu m'a faite pour la gloire de son nom. Etant un jour allé à la ville, et y ayant trouvé un docteur des Manichéens qui séduisait les habitants, j'entrai en dispute avec lui. Et parce qu'il était si extrêmement artificieux qu'il s'échappait toujours, sans que je pusse jamais le faire venir au point de la question, la crainte que j'eus qu'une grande multitude de gens qui nous écoutaient, ne se retirassent dans la errance que l'avantage de la parole lui fût demeuré; ce qui leur aurait beaucoup nui, je dis tout haut : «Allumez un grand feu au milieu de cette place, dans lequel nous entrerons tous deux : s'il arrive que l'un de nous n'en soit point brûlé, que la foi qu'il professe soit tenue pour être la foi véritable.» Ces paroles plurent extrêmement à ce peuple, et on alluma aussitôt un fort grand feu. Alors je pris le Manichéen par la main pour l'y traîner avec moi mais il dit que cela ne se devait pas passer de la sorte; qu'il fallait que chacun de nous y entrât séparément, et que j'y devais entrer le premier, puisque c'était moi qui en avais fait la proposition. Soudain faisant le signe de la Croix, et invoquant le nom de Jésus Christ, notre Sauveur, je me jetais au travers des flammes, qui s'écartèrent à l'instant de côté et d'autre, et s'enfuirent tout-à-fait de moi. Je demurai ainsi au milieu de ce feu durant l'espace d'environ une demie heure; et le nom du Seigneur auquel j'avais mis ma confiance, fit que je n'en reçus pas le moindre dommage. Le peuple voyant ce miracle avec une merveilleuse admiration, jeta de grands cris, et dit en bénissant Dieu: Le Seigneur est admirable en ses saints. Ils pressèrent ensuite le Manichéen d'entrer dans le feu; et voyant qu'il ne pouvait s'y résoudre et tâchait à s'échapper, ils le prirent et le poussèrent dedans, où étant à l'heure même environné de la flamme, il en sortit à demi brûlé. Ils le chassèrent après de la ville avec infamie, et en criant : «Que cet affronteur soit brûlé tout vif.» Quant à moi ils me mirent au milieu deux, et en bénissant notre Seigneur, me menèrent à l'Eglise.

Une autre fois comme je passais par un temple où les païens sacrifiaient, je leur dis : «Comment se peut-il faire qu'étant des hommes raisonnables vous offriez des victimes à des idoles muettes et insensibles ? Et ne témoignez-vous pas bien par là que vous avez aussi peu de sens et de jugement que ces statues auxquelles vous présentez des sacrifices ?» Dieu leur ouvrit l'esprit à ces paroles; et ainsi en renonçant à leur erreur, ils me suivirent et crurent au Sauveur du monde.

J'avais auprès du monastère un petit jardin que j'avais jugé à propos de cultiver, et d'y faire venir des herbes pour les frères qui me visitaient de temps en temps. Un païen y étant entré la nuit, y déroba quelques herbes qu'il porta chez lui, et les mit sur le feu pour les faire cuire; mais n'ayant pu durant trois heures entières, quelque grand feu qu'il allumât, ni les faire bouillir, ni les amollir, ni seulement les échauffer; au contraire demeurant toujours dans la même verdure qu'elles avaient avant que d'être cueillies, sans que l'eau chaude même dans laquelle elles trempaient puisse rien diminuer de leur fraîcheur : alors rentrant en lui-même il les tira de dessus le feu, et me les ayant apportées, il se jeta à mes pieds, et me conjura d'obtenir le pardon de son péché, et que je le fasse chrétien : ce que je lui accordai, et le même jour plusieurs de nos frères arrivèrent lesquels trouvèrent fort à propos ces herbes

Rufin, prêtre d'Aquilée

prêtes. Ainsi nous rendîmes grâces à Dieu, des merveilles qu'il fait en faveur des siens, et ressentîmes une double joie, et de ses bienfaits, et du salut de cet homme.

SAINT CYR, SAINT ISAÏE, SAINT PAVL ET SAINT ANUPH

Saint Coprés continuant son discours, nous dit aussi. Cyr, Isaïe et Paul, qui étaient des hommes saints, d'une vie très austère, et d'une piété très accomplie, le rencontrèrent un jour sur le bord du Nil, à dessein d'aller visiter Anuph; dont le monastère était éloigné de trois journées. Comme ils voulaient traverser le fleuve et ne voyaient aucune commodité pour cela, ils dirent en eux-mêmes : Demandons cette grâce à Dieu, afin que la difficulté du passage ne nous empêche pas d'accomplir un si bon dessein; et se tournant vers l'abbé Cyr, ils lui dirent : Mon Père, demande s'il te plaît à Dieu cette faveur. Car nous savons qu'il t'écoute volontiers; et il exaucera sans doute ta prière.» Ce bienheureux homme les ayant exhortés à se mettre aussi à genoux, il se prosterna le visage contre terre en la présence du Seigneur. Leur oraison étant finie et s'étant levés, ils virent aborder un bateau équipé de tout ce qui était nécessaire pour leur voyage. Y étant entrés, ils furent portés avec si grande rapidité contre le courant du fleuve, qu'ils firent dans l'espace d'une heure le chemin qu'ils ne pouvaient espérer de faire en moins de trois jours. Ayant mis pied à terre, Isaïe dit : «Le Seigneur m'a fait voir celui que nous nous hâtons d'aller trouver qui venait au devant de nous, et qui découvrait ce que nous avons tous de plus secret dans le fond du coeur.» Paul ajouta : «Le Seigneur m'a fait voir aussi que dans trois jours il le retirera du monde.»

Comme ils furent un peu avancés dans le chemin qui va du fleuve au monastère, ce saint homme qu'ils allaient visiter, vint au devant d'eux, et leur dit en les saluant: «Béni soit le Seigneur qui fait que je vous vois maintenant avec ces yeux corporels, et que je vous avais auparavant vus en esprit.» Il se mit ensuite à parler des actions de chacun d'eux et de leurs mérites devant Dieu. Sur quoi Paul leur dit : «Puisque le Seigneur m'a fait connaître qu'il veut vous retirer à lui dans trois jours nous vous supplions de nous raconter quelles ont été les vertus et les bonnes oeuvres par lesquelles vous lui êtes devenu si agréable, sans craindre que l'on puisse par ce récit vous accuser de vanité, puis qu'étant près à quitter le monde, vous êtes obligé de laisser la mémoire de vos actions à ceux qui demeurent après de vous afin qu'ils s'efforcent de les imiter.»

«Je ne me souviens point, leur dit alors saint Anuph, d'avoir rien fait de considérable. Mais il est vrai que depuis que j'ai eu souffert persécution pour le nom de notre Sauveur, j'ai religieusement observé de ne laisser sortir de ma bouche aucun mensonge ensuite de la confession que j'avais faite de la vérité, et de n'aimer rien de terrestre, après ce témoignage que j'avais rendu de mon amour pour les choses célestes et éternelles : en quoi la grâce de Dieu ne m'a point abandonné : Car il a voulu que je n'aie jamais eu besoin d'aucune nourriture d'ici-bas, toute celle que j'ai désirée, m'ayant été donnée par le ministère des anges. Il ne m'a rien caché de tout ce qui se passe sur la terre. Sa lumière a toujours éclairé mon âme, et éveillé mon esprit de telle sorte par le désir continuel de voir mon Sauveur, que je n'ai point recherché le sommeil du corps. Il a fait que mon bon ange ne m'a jamais abandonné, et m'a instruit dans toutes les vertus que l'on peut pratiquer dans le monde. La lumière de mon esprit n'a jamais elle éteinte. Je n'ai rien demandé à Dieu qu'il ne m'ait accordé à l'heure même. Il m'a souvent fait voir de grandes multitudes d'anges qui m'assistaient, de grandes troupes de justes, de grandes assemblées de martyrs, et de grandes compagnies de moines, et de toutes sortes de saints, j'entends de ceux dont la seule occupation consiste à le louer, et à le bénir incessamment avec simplicité de coeur, et une foi sincère et véritable. D'un autre côté j'ai vu le prince des ténèbres et tous ses malheureux anges être précipitez dans les flammes éternelles; et les justes après cette vie jouir d'une félicité que nuls siècles ne verront finir.»

Le saint vieillard, leur ayant durant trois jours dit ce que je viens de vous rapporter et plusieurs autres choses semblables il rendit l'esprit : et dans le même moment ils virent les anges enlever son âme, et la porter dans le ciel; et ils entendirent les cantiques de louange qu'elle chantait à Dieu avec eux.

SAINT HELENE, ANACHORÈTE

Saint Coprés continuant son discours nous dit aussi. Il y avait un autre saint homme nommé Hélène. Qui avant des son enfance été nourri dans le service de Dieu avec une très grande pureté, une manière de vivre très sainte, était arrivé à une très haut degré perfection. Lors qu'étant encore fort jeune, on avait besoin de feu dans le monastère ou il demeurait, et qu'on en envoyait quérir aux lieux les plus proches, il apportait des charbons ardents dans les replis de son habit, sans en recevoir aucun dommage : ce que tous les frères admirant, ils entraient dans le désir d'imiter sa ferveur et sa bonne vie.

Comme il était un jour seul dans la solitude, il désira de manger du miel, et s'étant tourné, il vit un essaim d'abeilles attaché contre une pierre; mais ayant reconnu que c'était une tromperie de l'ennemi, il dit aussitôt en se reprenant lui-même : Décevante et trompeuse concupiscence, retire-toi loin de moi. Car il est écrit : «Marchez selon l'esprit, ne vous laissez pas emporter aux désirs de votre chair.» Il n'eue pas plutôt fini ces paroles qu'il abandonna ce lieu pour aller dans le désert, où comme pour se punir de ce désir qu'il avait eu, il mâta son corps par le jeûne. Ayant passé deux semaines entières en cette sorte, et étant entré dans la troisième, il vit plusieurs pommes éparses deçà et delà, mais ayant jugé que c'était un artifice du démon, il dit : je ne mangerai, ni ne toucherai un seul de ces fruits, de peur de scandaliser mon frère, c'est à dire, mon âme; puis qu'il est écrit : «l'homme ne vit pas du seul pain; mais de toute parole procédante de la bouche de Dieu.» Ayant encore continué de jeûner durant la semaine suivante, il s'endormit, et un ange du Seigneur se présenta à lui en songe, et lui dit : «Lève-toi maintenant, et mange sans crainte de ce que tu trouveras devant toi.» S'étant levé, il vit une source, d'où coulait une eau très claire, et dont les rives étaient tapissées tout à l'entour d'herbes fort tendres et fort odoriférantes : il en cueillit et en mangea, puis bût de l'eau de la fontaine : et il assurait que jamais en toute sa vie il n'avait goûté rien de semblable, tant cette viande était délicate, et cette eau délicieuse. Il trouva une caverne au même lieu, où il demeura durant quelque temps en grand repos : et lors qu'il avait besoin de nourriture pour le soutien de sa vie, Dieu l'assistait de telle sorte par sa grâce, qu'il ne manquait de rien de tout ce qu'il pouvait désirer.

Un jour comme il allait visiter quelques-uns des frères qui étaient en nécessité, et qu'il leur portait des vivres, il se trouva durant le chemin si incommodé de la pesanteur de sa charge, qu'il n'en pouvait plus. Sur quoi apercevant de loin des ânes sauvages, qui traversaient le désert, il cria : Au nom de notre Seigneur Jésus Christ, qu'un de vous vienne ici me soulager de ce fardeau. Aussitôt il y en eut un qui vint à lui avec une extrême douceur, et comme s'offrant à lui rendre ce service. Le Saint mit le fardeau sur son dos, et puis monta sur cet animal, qui le porta avec grande vitesse aux cellules des frères qu'il allait trouver.

Une autre fois étant arrivé le dimanche en un monastère, et, voyant que les frères n'y célébraient point la solennité du jour, leur en demanda la cause. Ayant répondu que c'était parce que le prêtre, qui demeurait au-delà du Nil n'avait osé le passer à cause de la crainte qu'il avait d'un crocodile, il s'offrit de l'aller quérir, et de l'amener, et puis s'en alla au bord du fleuve, où il n'eut pas plutôt invoqué le nom de Dieu, que ce crocodile vint vers lui; et au lieu qu'auparavant il ne paraissait que pour le dommage, et pour la ruine des hommes, il s'offrit alors au service d'un homme; mais d'un homme juste, et l'ayant reçu sur son dos, il le porta sans qu'il fût touché d'aucune frayeur, jusqu'à l'autre bord du fleuve : d'où il alla trouver le prêtre, et le conjurer de vouloir venir chez ces moines. Comme il était très mal vêtu, ce prêtre lui demanda à qui il était, et d'où il était; mais ayant connu que c'était un homme de Dieu, il le suivit, en lui disant néanmoins qu'il n'y avait point de bateau dans lequel ils purent passer; Helene lui répondit : «N'en soyez point en peine, mon Père, je donnerai ordre à votre passage» : et aussitôt il cria à haute voix; et commanda au crocodile de venir, lequel ne l'eut pas plutôt entendu, qu'il se présenta, et offrit humblement son dos pour les porter. Hélène étant monté dessus, convia le prêtre d'y monter aussi, et l'assura qu'il le pouvait faire sans danger; mais il fut si épouvanté de voir cette bête, qu'il tomba à la renverse, et puis s'enfuit. Tous ceux qui se trouvèrent présents, furent remplis d'un merveilleux étonnement, et d'une très grande crainte, de voir le Saint traverser le Nil sur ce crocodile. Quand il fut descendu, il tira avec lui cet animal sur la terre, et lui dit : «La mort t'est plus avantageuse, que de te rendre coupable de tant de crimes et d'homicides;» et il n'eut pas plutôt achevé ces paroles, que le crocodile tomba mort.

Ce saint homme demeura trois jours dans ce monastère, et durant ce temps il instruisait les frères dans les choses spirituelles, et déclarait à quelques-uns quels étaient leurs sentiments, et les secrets les plus cachez de leurs coeurs. Il disait à l'un qu'il était tourmenté

par le démon d'impudicité; à un autre, qu'il était agité par le démon de la colère; à un autre, qu'il était tenté du désir d'avoir de l'argent; et à quelques-uns, que le démon de l'orgueil se jouait d'eux. Il louait au contraire la douceur, la bonté, et la patience de quelques autres, selon qu'il voyait ces qualités être en chacun d'eux, et leur faisant clairement connaître quels étaient leurs vices ou leurs vertus, il les portait tous d'une manière admirable à s'avancer dans la piété; parce que nul d'eux ne pouvant désavouer que tout ce qu'il leur disait ne se passait ainsi dans eux-mêmes, ils en étaient si extrêmement touchés, qu'ils se corrigeaient de leurs défauts. Lors qu'il fut prêt de les quitter, il leur dit : «Préparez des herbes pour des frères qui vous viennent voir.» <<ce qu'ayant été fait, ils arrivèrent aussitôt. On les reçut avec grand honneur, et lui s'en alla dans le désert.

Un frère le suppliant de trouver bon qu'il allât y demeurer avec lui : il lui répondit que c'était une entreprise très pénible et très difficile, que de résister aux tentations des démons; mais ce jeune homme insistant toujours davantage, et promettant de souffrir patiemment toutes choses, pourvu qu'il lui accordait cette grâce, il ne pût enfin la lui refuser. Quand ils furent dans le désert, il lui ordonna pour sa demeure une caverne proche de la sienne. Les démons durant la nuit environnèrent de toutes parts; et après l'avoir tourmenté par des pensées sales et déshonnêtes, ils voulurent se jeter sur lui avec grande impétuosité, et le tuer : Sur quoi s'en étant fut de toute sa force dans la cellule de saint Hélène, il lui fit entendre l'extrémité où il s'était vu réduit. Le vieillard le consola en peu de paroles; et après lui avoir donné d'excellentes instructions sur le sujet de la vertu de la foi et de la patience, il le remmena aussitôt dans la caverne d'où il s'en était fui, et fit tout alentour avec le doigt comme un sillon sur le sable, puis défendit aux démons, au nom du Seigneur, de passer ces limites qu'il avait tracées : et par la puissance de ces paroles, ce jeune moine demeura toujours depuis en repos et en assurance.

On disait aussi que ce saint homme étant encore fort jeune dans le désert, avait souvent reçu des chairs célestes, et qu'un jour n'ayant rien à donner à des moines qui étaient venus le voir, il se présenta à lui un jeune homme qui lui apporta des pains et tout ce dont il avait besoin, qu'il mit à rentrée de sa caverne, et s'en alla aussitôt sans qu'on l'ait jamais vu depuis. Sur quoi le saint dit à ses frères : Bénissons Dieu, qui pour nous nourrir a couvert une table dans le désert.

Voilà une partie de ce que le bienheureux Coprés nous raconta des actions des saints pères; et après nous avoir donné de saintes instructions avec une affection non pareil, et nous avoir extrêmement édifiés par ses discours, il nous fit entrer dans son petit jardin, où il nous montra des palmiers, et d'autres arbres fruitiers qu'il avait plantés de sa main, et nous dit : «La foi de ces paysans m'a porté à planter ces arbres dans ce désert : Car voyant qu'elle était telle qu'ils ramassaient du sable sous mes pieds, et qu'en le répandant dans leurs champs, ils rendaient une terre stérile très féconde, je dis en moi-même : Il y aurait de la honte d'avoir moins de foi que ceux qui par mon moyen se sont donnés à Dieu par la foi.»

SAINT ELIE, ANACHORÈTE

Nous vîmes auprès de la ville d'Antinoé, qui est la capitale de la Thebaïde, un autre vieillard fort vénérable nommé Elie; âgé, à ce qu'on disait, d'environ cent dix ans et sur lequel on croit que l'esprit d'Elie avait reposé véritablement. Car on rapportait de lui plusieurs choses admirables, entre lesquelles on assurait qu'il avait pas le soixante-dix ans dans la vaste solitude d'un si épouvantable désert, qu'il n'y a point de paroles qui soient capables de l'exprimer. Il y demeura durant tout ce temps, sans y voir un seul endroit qui fût habité par des hommes. Le chemin par lequel on pouvait aller à lui, était si étroit et si pierreux, que ceux qui seraient passés par là, auraient eu grande peine à le trouver. Il n'avait pour demeure qu'une caverne si affreuse qu'elle faisait horreur à ceux qui la regardaient : et il était si accablé de vieillesse qu'il en était tout tremblant. Il faisait sans cesse des miracles, et guérissait tous ceux qui venaient à lui, quelques maladies qu'ils pussent avoir. Tous les pères assuraient que personne ne pouvait dire quand il s'était retiré dans ce désert. Il ne mangea jusqu'à son extrême vieillesse qu'un peu de pain et très peu d'olives; et on tenait que dans sa jeunesse il jeûnait souvent des semaines toutes entières.

SAINT PITHYRION ABBÉ

Comme nous retournions de la Thebaïde, nous vîmes une montagne fort escarpée qui commandait sur le fleuve, dont le roc était si droit et si élevé qu'on ne pouvait le regarder sans frayeur. Dans le milieu de ce précipice, il y avait des cavernes où il était très difficile de monter; et là demeuraient plusieurs moines dont Pithyrion était le Supérieur. Il avait été l'un des disciples de saint Antoine, après la mort duquel il se mit avec saint Ammon, lequel étant aussi passé à une meilleure vie; il se logea dans cette montagne. Il était comblé de tant de vertus : il guérissait tant de malades et il avait un si grand pouvoir sur les démons, que l'on pouvait ce semble dire avec sujet qu'il avait seul hérité des vertus de deux hommes si admirables. Ses instructions étaient d'une très grande édification; et ses discours remplis d'une merveilleuse doctrine. Le sujet sur lequel il s'étendit davantage en nous parlant, fut le discernement des malins esprits, dont il nous dit qu'il y en a quelques-uns qui poussent principalement à certains péchés, et qui voyant notre âme être sensiblement touchée par des affections vicieuses, la poussent à toutes fortes de méchancetés. C'est pourquoi, ajoutait-il, celui qui désire d'avoir autorité sur les démons, doit commencer par se rendre maître de ses propres passions et de ses vices; et ainsi il pourra chasser des corps possédés le démon particulier de ce même vice qu'il aura chassé de soi-même; ce qui nous oblige à nous efforcer de surmonter peu à peu nos propres passions, afin de pouvoir vaincre ensuite les démons qui nous y poussent particulièrement. Il ne mangeait que deux fois en chaque semaine, et seulement un peu de bouillie faite avec de la farine; et était la seule nourriture dont son âge, et l'habitude qu'il en avait faite, lui pouvaient permettre d'user.

SAINT EULOGÈ PRÊTRE

Nous vîmes un autre saint père nommé Eulogè, qui avait reçu de Dieu une grâce si extraordinaire dans la célébration de la Liturgie qu'il connaissait les perfections, et les imperfections de tous ceux qui s'approchaient de l'autel : et ainsi il refusait la communion à quelques-uns des moines qui se pressaient pour la recevoir, et leur disait : «Comment avez-vous la hardiesse d'approcher des divins mystères, vu que votre esprit et vos pensées se portent au mal ?» Il disait à l'un : «Tu as eu cette nuit une pensée d'impureté.» Il disait à un autre : «Tu as dit en ton coeur : il n'importe d'être pécheur ou d'être juste pour s'approcher des sacrements.» Et il disait à un autre : «Tu as douté, et as pensé en toi-même, est-il croyable que la communion me puisse sanctifier ?» Il refusait la sainte Eucharistie à toutes ces sortes de personnes, et en la leur refusant, il soit de ces paroles. Retirez-vous pour quelque temps, et faites pénitence, afin qu'étant purifiés par la satisfaction et par les larmes, vous soyez rendus dignes de participer au Corps et au Sang de Jésus Christ.

SAINT APPELLE PRÊTRE, ET SAINT JEAN ANACHORÈTE

Nous vîmes assez proche de là un autre prêtre nommé Apelle qui était un homme juste. Il était serrurier, et travaillait pour les besoins des moines. Une fois comme il veillait durant le silence de la nuit, et s'employait à son ouvrage, le diable vint à lui sous la figure d'une belle femme, feignant de lui apporter quelque chose à faire. Sur quoi ayant pris avec la main nue le fer tout rouge qui était dans son fourneau, il le lui jeta à la tête, et elle s'enfuit aussitôt avec de si grands hurlements et de si grands cris, que tous les frères des environs les entendirent. Depuis ce jour ce saint homme prenait avec la main nue le fer tout rouge, sans en recevoir aucun mal. Quand nous fûmes arrivés auprès de lui, et qu'il nous eut reçus très humainement, nous le suppliâmes de nous raconter quelques-unes de ses actions, ou des vertus de ceux qu'il connaissait avoir excellé dans une si sainte manière de vivre. Alors il commença à parler ainsi.

Il y a dans le désert proche d'ici un moine nommé Jean qui est déjà fort âgé, et qui excelle au-dessus de tous les autres, par la sainteté de sa vie, et par ses austérités. Lors qu'il s'y fut retiré, il demeura debout sous un roc durant trois ans tout entiers dans une prière continuelle, sans s'être jamais assis ni couché, sans dormir qu'autant qu'il le pouvait en cet état, et sans prendre aucune nourriture que le dimanche, auquel jour un prêtre le venait trouver, et offrait pour lui le sacrifice. Ainsi le saint Corps qu'il recevait, était tout ensemble et le sacrement auquel il participait, et son unique nourriture.

Un jour le démon le voulant surprendre, prit la figure de ce prêtre, et étant arrivé un peu plutôt que de coutume, il feignit d'être venu pour dire la Liturgie. Mais le serviteur de Dieu, qui était toujours sur ses gardes, connut aussitôt sa malice, et lui dit avec indignation: «Ô père de tromperie et de mensonge, ô ennemi de toute justice ! ne te contentes-tu pas de tromper les âmes fidèles; mais as-tu encore la hardiesse de te mêler dans ces mystères également saints et terribles ?» Cet esprit malheureux lui répondit : «J'avais crû te pouvoir surprendre ainsi qu'un autre de tes frères, que je trompai de telle sorte qu'il perdit l'esprit, et que plusieurs saints personnages qui priaient pour lui purent à peine faire revenir en son bon sens. Le démon s'enfuit après avoir dit ces paroles.

Ce saint homme persévérait ainsi dans une oraison continuelle, et ses pieds après avoir demeuré durant un si longtemps immobiles, se crevèrent de telle sorte qu'il en coulait un sang corrompu. Mais les trois ans étant accomplis un ange lui apparut, et lui dit : «Notre Seigneur Jésus Christ et son Esprit saint a exaucé tes prières : il guérit les plaies de ton corps, et vous te avec abondance une chair toute céleste, c'est à dire, sa parole et sa sagesse.» Il lui toucha ensuite la bouche et les pieds, guérit ses ulcères, le remplit d'une science et d'une doctrine toute céleste, et le mit en état de n'être plus pressé de la faim d'aucune chair corruptible. Il lui commanda après cela de passer en d'autres lieux, et de faire le tour du désert, afin de visiter les frères, et les édifier par les paroles et par la doctrine de notre Seigneur. Il ne manquait jamais de revenir le jour du dimanche en sa demeure ordinaire, afin d'y recevoir la sainte Communion. Aux autres jours il travaillait de ses mains, et faisait avec des feuilles de palmiers des sangles pour des chevaux, selon la coutume du pays.

Un boiteux voulant aller vers lui pour être guéri, il arriva que le cheval sur lequel il devait monter, avait une sangle faite de la main de l'homme de Dieu; et ses pieds ne l'eurent pas plutôt touché, qu'il cessa d'être boiteux. Il n'y avait point de malades à qui il envoyait du pain béni, qui ne guérissent aussitôt après en avoir mangé; et Dieu faisait plusieurs autres miracles par lui.

Il avait aussi cette grâce particulière plus qu'aucun autre de tous les hommes et de tous les pères, de connaître par révélation la manière de vivre et le fond de la conscience des moines des monastères voisins, dont il écrivait à leurs supérieurs, pour leur donner avis de ceux qui marchaient avec négligence dans la voie de Dieu, et qui ne vivaient pas selon sa crainte, et de ceux au contraire qui s'avançaient dans la foi et dans toutes les vertus. Il écrivait aussi à ces moines; aux uns pour les avertir qu'ils donnaient de la peine aux frères, et les décourageaient dans la pratique de la patience; et aux autres pour se réjouir avec eux de ce qu'ils veillaient sur eux-mêmes, persévéraient dans la vertu et donnaient beaucoup d'édification. Il prédisait la récompense que les uns devaient attendre de leurs bonnes oeuvres, et le châtiment dont Dieu menaçait les autres à cause de leur lâcheté; et il marquait si particulièrement quelles étaient les actions; les desseins, les mérites, et les négligences de ceux qui étaient absents, et fort éloignés de lui, que lors que cela venait à leur connaissance, ils ne pouvaient désavouer qu'il n'eût dit la vérité.

Il les exhortait tous à détacher leurs esprits de toutes les choses visibles et corporelles; pour les élever vers les invisibles et spirituelles; Parce, disait-il, que le temps est arrivé de

nous appliquer à cette étude. Car nous ne devons pas toujours demeurer enfants; mais il ne faut plus différer à nous porter aux choses spirituelles et élevées, à entrer dans les sentiments des hommes , et à acquérir une connaissance plus parfaite, afin de pouvoir exceller dans toutes les vertus de l'âme.

Ce grand serviteur de Dieu Apelle nous raconta aussi avec grande mérité plusieurs autres choses de ce saint homme, qu'il serait long de vouloir toutes écrire, et qui à cause de leur excellence pourraient à peine sembler croyables à quelques-uns de ceux qui les entendraient.

SAINT PAPHNUCE

Nous vîmes aussi le monastère de saint Paphnuce, qui était un vrai serviteur de Dieu, très célèbre en cette contrée, et qui fut le dernier qui habita dans le désert proche d'Héraclée, qui est une ville fameuse de la Thébaïde : et nous apprîmes par le rapport très fidèle que ces bons pères nous en firent, que ce saint homme qui menait sur la terre une vie toute angélique, ayant un jour prié Dieu de lui faire connaître auquel de ses saints il ressemblait. Un ange lui répondit-qu'il était semblable à un certain musicien, qui gagnait sa vie à chanter dans un bourg proche de là. Ce qui ne l'ayant pas moins surpris qu'étonné, il s'en alla en grande hâte dans le bourg y chercher cet homme, et l'ayant trouvé, il s'enquit de lui de ce qu'il avait fait de saint et de bon, et l'interrogea très particulièrement de toutes ses actions : à quoi il lui répondit selon la vérité, qu'il était un grand pécheur, qu'il avait fait une vie infâme, et que de voleur qu'il était auparavant, il était passé dans le métier honteux qu'il lui voyait exercer alors.

Plus il lui parlait de la forte, et plus Paphnuce le pressait de lui dire si au milieu de ses voleries il n'avoir point fait par hasard quelque bonne oeuvre. Je ne le crois pas, lui répondit-il, et tout ce dont je me souviens, est qu'étant avec d'autres voleurs nous primes un jour une vierge consacrée à Dieu, laquelle mes compagnons voulant violer. Je m'y opposai et l'arrachai d'entre leurs mains, et l'ayant conduite de nuit dans le bourg d'où elle était, je la ramenai en sa maison aussi chaste qu'elle en était sortie.

Une autre fois je rencontrai une belle femme errante dans le désert, et lui ayant demandé le sujet qui l'y avait ainsi amenée, elle me répondit : «Ne vous informez-point des malheurs d'une pauvre misérable, et n'ayez point de curiosité d'en savoir la cause; mais si vous me voulez prendre pour servante, menez-moi où vous voudrez. Car la fortune m'a réduite en tel état, que mon mari, après avoir enduré mille tourments pour s'être trouvé redevable des deniers publics, est toujours retenu en prison, d'où on ne le tire que pour lui faire souffrir de nouvelles peines. Nous avons trois fils, qui ont aussi été arrêtés pour cette dette : Et d'autant que l'on me cherche, afin de me traiter de la forte, je fuis d'un lieu en un autre, et j'erre pour me cacher dans les endroits les plus écartés de ce désert, où je me trouve accablée de nécessité et de misère y ayant déjà trois jours que je n'ai manger.» Je fus si touché de compassion de ces paroles, que je la menai dans ma caverne, où après quelle fut revenue de cette extrême faiblesse où elle était réduite, faute de manger, je lui donnai trois cens pièces d'argent, pour lesquels elle disait que son mari, ses enfants et elle, non seulement avaient perdu la liberté; mais se trouvaient engagés dans les tourments; et ainsi s'en étant retournée dans la ville, et ayant payé cette somme, ils furent tous délivrés d'une si extrême misère.

Alors Paphnuce lui dit : En vérité je n'ai rien fait de semblable; et j'estime toutefois que vous n'ignorez pas que le nom de Paphnuce est assez connu parmi les moines à cause du grand désir que j'ai eu de m'instruire, et de m'exercer en leur sainte manière de vivre, et Dieu m'a révélé sur votre sujet, qu'il ne vous considère pas et moins que moi. C'est pourquoi, mon frère, puis que vous voyez et que vous ne tenez pas l'une des dernières places auprès de sa divine Majesté, ne négligez point de prendre soin de votre âme. Cet homme n'eut pas plutôt entendu ces paroles qu'il jeta les flûtes qu'il avait entre les mains, et le suivit dans le désert, où il changea l'art de sa musique dont il faisait profession, en une harmonie spirituelle, par laquelle il régla de telle sorte tous les mouvements de son âme et toutes les actions de sa vie, qu'après avoir durant trois années entières vécu dans une très étroite abstinence, passant les jours et les nuits à chanter des psaumes et à prier, et marchant dans le chemin du paradis par ses vertus et par ses mérites, il rendit l'esprit au milieu des bienheureux choeurs des anges.

Lors que Paphnuce eut comme envoyé devant lui au ciel ce musicien si consommé en toutes sortes de vertus, et qu'il se fut excité lui-même à servir Dieu avec encore plus d'ardeur et d'affection qu'auparavant, il supplia notre Seigneur de lui faire connaître qui était celui qui lui ressemblait sur la terre; et il entendit aussitôt une voix du ciel qui lui dit : «Tu ressembles au principal habitant du bourg le plus proche.» Il n'eut pas plutôt ouï ces paroles qu'il s'en alla en diligence le chercher; et lors qu'il frappa à sa porte, cet homme qui avait accoutumé de recevoir tous les étrangers, courut au devant de lui, et le mena dans sa maison, lui lava les pieds, le fit mettre à table, et lui fit très bonne chère.

Durant qu'il mangeait, Paphnuce s'enquerrait de lui quelle était sa manière de vie; quelles choses il affectionnait le plus, et à quoi il s'exerçait. Sur quoi répondant fort humblement, à cause qu'il aimait beaucoup mieux cacher que publier ses bonnes oeuvres, Paphnuce lui dit pour le presser, que Dieu lui avait révélé qu'il était digne de palier sa vie avec les moines. Ces paroles au lieu de l'enfler de vanité, lui donnèrent une opinion encore plus basse de soi-même et ainsi il lui répartit : «Certes je ne sais aucun bien que j'ai fait. Mais

puisque Dieu vous a révélé ce qui me regarde, je ne saurais me cacher devant celui auquel toutes choses sont connues. Je vous dirai donc de quelle forte j'ai accoutumé de me conduire envers ceux avec lesquels je me trouve. Il y a trente ans passés que, sans que personne le sache, je vis en continence avec ma femme et cela de son consentement. J'ai eu d'elle trois enfants. Ce n'a été que pour ce seul sujet que je l'ai vu, et je n'en ai jamais vu d'autre. Je n'ai refusé de loger chez moi aucun de tous ceux qui ont voulu y venir, et n'ai jamais souffert que personne m'ait prévenu à aller au devant des étrangers pour les recevoir. Je n'ai jamais laissé sortir de ma maison un seul de mes hôtes, sans lui donner de quoi se nourrir durant le reste de son voyage. Je n'ai jamais méprisé aucun pauvre, mais je les ai tous secourus dans leurs besoins. Lors que j'ai agi comme juge, je n'aurais pas confédéré mon propre fils au préjudice de la justice. Le fruit du travail d'autrui n'a jamais trouvé d'entrée chez moi. Quand j'ai vu quelques contestations je n'ai point eu de repos jusques à ce que j'ai remis la paix entre ceux qui étaient en différend. Personne n'a jamais trouvé en faute mes serviteurs. Mes troupeaux n'ont jamais apporté de dommage au bien d'autrui. Je n'ai jamais empêché de semer dans mon champ ceux qui l'ont voulu, et je ne leur ai pas laissé les terres les plus stériles, en choisissant pour moi les meilleures. Autant qu'il a été en mon pouvoir, je n'ai jamais souffert que les plus puissants aient opprimé les plus faibles. J'ai tâché de ne fâcher jamais personne, et lors que j'ai présidé à quelque jugement, je n'ai jamais voulu condamner aucune des parties; mais j'ai travaillé à les accorder. Voilà par la miséricorde de Dieu quelle a été la manière dont j'ai vécu jusques ici.»

Paphnuce l'ayant entendu parler de la sorte, l'embrassa avec beaucoup de tendresse, et le bénit en disant : «Que le Seigneur vous bénisse du haut de Sion, et qu'il vous fasse la grâce de voir les beautés de la Jérusalem céleste. Puis donc que vous avez si dignement accompli ces choses il ne vous manque que d'y ajouter le plus grand de tous les biens, qui est de tout abandonner pour suivre la véritable sagesse de Dieu même, et de vous efforcer d'acquérir ces trésors les plus précieux et les plus cachés, que vous ne sauriez posséder, si vous ne renoncez à vous-même, si vous ne portez votre croix, et si vous ne suivez Jésus Christ.

Il n'eut pas plutôt entendu ces paroles, que sans différer un seul moment, et sans donner ordre à quoi que ce soit en sa maison, il suivit l'homme de Dieu dans le désert. Lors qu'ils furent sur le bord du fleuve, n'ayant point trouvé de bateau pour le passer, Paphnuce lui commanda d'entrer avec lui dans l'eau, qui était très profonde en ce lieu-là, et ils passèrent sans en avoir plus haut que jusques aux reins. Quand ils furent arrivés dans le désert, Paphnuce lui donna une cellule proche de son monastère, régla toute la conduite qu'il devait tenir dans la vie spirituelle; lui apprit les exercices auxquels il se devait occuper pour se rendre parfait dans une étude si sainte, et lui découvrit les mystères les plus cachés d'une si haute science. Après l'avoir instruit de la forte, il commença comme tout de nouveau à pratiquer lui-même de beaucoup plus grandes austérités qu'il n'avait fait auparavant, estimant que ses précédents travaux n'étaient guère considérables, puis qu'ils ne lui donnaient point d'avantage sur un homme qui semblait être engagé dans les occupations du monde; et il disait en lui-même : Si ceux qui sont dans le siècle, font des oeuvres si excellentes, combien sommes-nous obligés de nous efforcer de les devancer dans les exercices d'une vie austère et laborieuse ?

Quelque temps s'étant passé de la forte, et Paphnuce l'ayant conduit dans la perfection de sa science des saints celui qu'il avait déjà trouvé parfait dans ses oeuvres avant que de l'avoir pris pour compagnon de ses travaux; un jour comme il était assis dans la cellule, il vit son âme élevée entre les saints choeurs des anges, et entendit qu'ils chantaient : «Bienheureux celui que vous avez choisi, et que vous avez appelé à vous; il habitera dans votre saint Tabernacle.» Ce qui lui fit connaître que ce saint homme était passé de cette vie à une meilleure, et persévérant alors plus que jamais dans ses oraisons et dans ses jeûnes, il s'excitait lui-même à s'avancer toujours davantage dans une plus grande perfection.

Une autre fois comme il priait encore Dieu de lui faire connaître à qui d'entre les hommes il était semblable, il entendit une voix du ciel qui lui répondit : «Tu es semblable à ce marchand qui te vient trouver. Lève-toi promptement, et vas au devant de lui. Car le voilà qui s'approche.» Paphnuce descendant à l'heure même de la montagne rencontra un marchand Alexandrin, qui amenait de la Thébaïde, sur trois vaisseaux quantité de marchandises. Et parce qu'il était homme de grande piété, et qui prenait grand plaisir à faire de bonnes oeuvres, il avait avec lui dix-sept de ses serviteurs chargés de légumes qu'il faisait porter au monastère de l'homme de Dieu; ce qui était le seul sujet qui lui faisait chercher Paphnuce, lequel ne l'eut pas plutôt abordé qu'il lui dit : «Ô âme très précieuse et digne de Dieu, que faites-vous ? Vous qui avez le bonheur de participer aux choses célestes, pourquoi vous tourmentez-vous après les terrestres ? Laissez-les à ceux qui n'étant que terre, n'ont des pensées que pour la terre;

mais quant à vous, n'aïlez point d'autre objet de votre trafic que le Royaume de Dieu où vous elles appelé, et suivez notre Sauveur qui vous doit bientôt appeler à lui.» Cet homme sans différer davantage, après l'avoir entendu parler ainsi, commanda à ses serviteurs de donner tout ce qui lui restait de bien aux pauvres, auxquels il en avait déjà distribué la principale partie; et suivant saint Paphnuce dans le désert, il fut mis par lui dans la même cellule d'où les deux autres étaient passés à notre Seigneur, et instruit de toutes choses. Là s'occupant et persévérant toujours dans les exercices spirituels, et dans l'étude de la divine sagesse, il alla bientôt comme eux augmenter le nombre des justes.

Peu de temps après Paphnuce continuant à passer sa vie dans l'étude et dans les travaux d'une très austère pénitence, un ange du Seigneur apparut à lui, et lui dit : «Viens maintenant, âme bienheureuse, et entre dans les tabernacles éternels, dont tu t'es rendu digne : Voici les prophètes qui se préparent à te recevoir, et ce qui est cause que je ne t'ai pas plutôt révélé ceci, c'est de crainte qu'en prenant de la vanité, comme il aurait possible pu arriver, tu n'eusse perdu quelque chose du mérite de tes travaux.» Il ne vécut qu'un jour après; et quelques prêtres l'étant venus visiter, il leur raconta toutes les choses que Dieu lui avait révélées, et leur dit : «Qu'il ne fallait en ce monde mépriser personne, soit qu'ils furent engagés dans le ménage de la campagne, dans le trafic, ou dans le commerce; parce qu'il n'y a point de condition, en cette vie dans laquelle il ne se rencontre des âmes fidèles à Dieu et qui font en secret des actions qui lui plaisent; ce qui fait voir que ce n'est pas tant la profession que chacun embrasse, ou ce qui paraît de plus parfait en sa manière de vie, qui est agréable devant les yeux, comme la sincérité, ou la disposition de l'esprit jointe aux bonnes oeuvres. Après qu'il leur eut parlé de la sorte sur divers sujets il rendit l'esprit; et tous les prêtres et les moines qui se trouvaient présents, virent très évidemment et très clairement les anges enlever son âme, en chantant des hymnes et des cantiques à la louange de Dieu.

DU MONASTÈRE DE L'ABBÉ ISIDORE

Nous vîmes aussi dans la Thébaïde le monastère si célèbre de l'Abbé Isidore, lequel est très spacieux et tout enfermé de murailles. Ceux qui y demeurent, y sont logés fort au large. Il y a quantité de puits et de jardins qui ont abondance d'eau; des plans de toutes sortes d'arbres et de fruits, et toutes les choses nécessaires pour l'usage de ses moines s'y trouvent en telle abondance, que nul d'eux n'est obligé d'en sortir pour aucun besoin que ce puisse être. L'un des plus anciens et des plus considérables par sa vertu demeure à la porte du monastère, pour recevoir ceux qui désirent d'y venir, à condition de n'en sortir jamais, lors qu'ils y font une fois entre; ce qui est entre eux une loi inviolable : Sur le sujet de laquelle ce qu'il y a de plus à admirer, est que ce n'est pas cette nécessité qui les y arrête; mais le bonheur et la perfection de la vie qu'ils mènent, lors qu'ils y sont. Il y a proche de la porte où demeure ce vieillard une cellule destinée pour les survenants, dans laquelle il les reçoit et les traite avec beaucoup d'humanité. Celui qui avait alors cette charge, nous reçut donc de la sorte : et ne nous étant pas permis d'entrer dans le monastère, nous apprîmes de lui l'heureuse vie que l'on y passe. Il nous dit qu'il n'y avait que deux des plus anciens qui eussent la permission d'en sortir et d'y rentrer, pour distribuer les ouvrages qui procèdent du travail de ces moines, et prendre soin de leur apporter les choses dont ils ont besoin. Que quant aux autres, ils demeuraient dans un tel silence, dans un tel repos, et s'occupaient, tellement à l'oraison et à tous les exercices religieux, qu'ils étaient si éminents en vertu, qu'il n'y en avait pas un seul qui ne fît quelques miracles.

SAINT SERAPION PRÊTRE

Nous vîmes ensuite dans la Province d' Arsinoé un prêtre nommé Serapion, qui était supérieur de plusieurs monastères, et avait sous la conduite environ dix mille moines, lesquels vivant tous de leur travail, et principalement de ce qu'ils gagnaient dans le temps de la moisson, en mettaient la plus grande partie entre les mains de ce supérieur pour le soulagement des pauvres. Car c'était une coutume établie, non seulement parmi eux; mais quasi entre tous les moines d'Egypte, qu'ils se louaient durant la moisson, et gagnaient par ce moyen quantité de blé, dont ils donnaient la plus grande partie pour les pauvres : ce qui faisait que non seulement ceux de tous les environs en étaient nourris; mais qu'on en chargeait même des vaisseaux, qui en portaient en Alexandrie, pour le distribuer aux prisonniers, aux étrangers, et aux autres personnes qui se trouvaient en nécessité; n'y ayant pas assez de pauvres dans la campagne pour consumer tous les fruits que leur charité produisait avec une si extrême abondance.

Nous vîmes aussi dans les Provinces proches de Memphis et de Babylone des multitudes innombrables de moines, dans les vertus et la manière de vivre desquels nous reconnûmes diverses grâces, et de fort grandes perfections. Ils disent que c'est en ce lieu où Joseph fit un si grand amas de bleds; et ils le nomment pour cette raison, les trésors de Joseph. D'autres assurent que les pyramides que l'on y voit, sont les mêmes dans lesquelles on tient qu'il avait assemblé tous ces blés.

SAINT APOLLON MOINE ET MARTYR

Les plus anciens d'entre eux nous racontèrent que du temps de la persécution il y avait un moine nommé Apollon, qui ayant vécu dans une très grande perfection, fut ordonné diacre. Lors qu'il vit qu'on persécutait les fidèles, il n'eut point de plus grande passion que de visiter ses frères en Christ, et les exhorter à souffrir constamment et généreusement le martyre. Ayant été pris lui-même, et mis en prison, plusieurs païens le venaient trouver, comme pour insulter à son malheur, et lui faisaient mille reproches, mêlées d'impiétés et de blasphèmes, entre lesquels un nommé Philemon, qui était un très fameux joueur de flûtes et fort aimé de tout le peuple, l'appelant impie, méchant, séducteur, digne de la haine de tout le monde; et y ajoutant encore d'autres injures plus outrageuses, il ne lui répondit autre chose, sinon : «Mon fils, je prie Dieu qu'il te pardonne, et qu'il ne te impute point à péché, ce que tu viens de me dire.» Philemon fut si touché de ces paroles, et elles pénétrèrent de telle sorte dans le fond de son âme, qu'il déclara à l'heure même qu'il était chrétien, et courut au tribunal où le juge était assis; auquel il cria en présence de tout le peuple : «Ô juge d'iniquité : agissez-vous avec justice, en condamnant comme vous faites, des gens de bien, et des personnes que leur piété rend si agréables à Dieu ? Les chrétiens ne font et n'enseignent rien qui soit mauvais. Le juge l'entendant parler de la sorte, et sachant le métier dont il se mêlait estima d'abord qu'il se moquait; mais voyant enfin qu'il parlait sérieusement, et soutenait avec confiance la même chose, il lui répondit : «Vous ne savez ce que vous dites, Philemon; et votre esprit s'est troublé en un moment. Je n'ai nullement l'esprit troublé,» lui repartit-il : «Mais c'est vous qui êtes un juge et très déraisonnable et très injuste, puisque vous faites mourir injustement tant d'âmes. Quant à moi je suis chrétien, et par conséquent du nombre de ceux qui font les meilleurs de tous les hommes.» Le juge ensuite de ces paroles va de toute sorte de douceur et de caresses, pour le ramener dans sa première créance; mais le voyant inflexible, il n'y eut point de tourments dont il ne lui fit sentir la violence : et ayant appris que ce changement était arrivé par la persuasion d'Apollon, il le fit tourmenter encore plus cruellement, l'accusant d'être un séducteur, et exagérant l'excès de ce crime. Sur quoi Apollon lui dit : «Plût à Dieu, ô juge, que vous et tous ceux qui font présents et qui m'entendent, voulussiez me suivre et m'imiter dans ce que vous dites être une si grande erreur et une si dangereuse tromperie.» Le juge l'entendant parler ainsi, commanda qu'on le jetât dans le feu, et Philemon avec lui, en présence de tout le Peuple. Lors qu'ils furent au milieu des flammes, le bienheureux Apollon s'adressant à Dieu, commença de crier à haute voix : «Seigneur, n'abandonne pas à la fureur de ces bêtes farouches et cruelles la vie de ceux qui confessent ton nom; ta main fais connaître visiblement en venant à notre secours, que vous êtes notre Sauveur. Il n'eut pas plutôt proféré ces mots, le juge et tout le peuple l'entendant, qu'ils furent environnés d'une nuée qui par la rosée dont elle était pleine, éteignit les flammes et le feu. Le juge et le peuple épouvantés d'un si grand miracle, se mirent à crier tous d'une voix : «Le Dieu des chrétiens est grand : il n'y en a point d'autre que lui; et lui seul est immortel.»

Ceci ayant été rapporté au gouverneur d'Alexandrie, sa fureur contre les chrétiens, qui était déjà très violente, s'aigrit encore davantage; et ayant choisi quelques-uns d'entre les plus impitoyables ministres de sa cruauté, et que l'on pouvait plutôt nommer des bêtes farouches que non pas des hommes, il les envoya pour prendre et amener liés et enchaînés en Alexandrie, et ce juge qui avait ajouté foi à un miracle visible du ciel, et ceux donc Dieu s'était servi pour faire voir sa grandeur et sa puissance.

Comme ils les amenaient de la sorte, Apollon commença à les instruire dans la foi et la grâce de Dieu donnant de l'efficacité à ses paroles, ils y ajoutèrent créance; ils la reçurent dans leur cœur pour ne s'en départir jamais : ils ne doutèrent plus du salut que Jésus Christ nous a procuré; pleins de ces bons sentiments ils se présentèrent au gouverneur avec ceux qu'il leur avait ordonné de lui amener, et lui déclarèrent hautement qu'ils étaient chrétiens aussi bien qu'eux. Le gouverneur voyant qu'ils demeuraient fermes dans la Foi du Christ, commanda qu'on les jetât tous dans la mer, ne sachant pas l'impie qu'il était, ce qu'il faisait en commettant cette action, qui fit recevoir aux saints, non pas tant la mort que le baptême; car les vagues, par une providence toute particulière de Dieu portèrent leurs corps sur le rivage; où ceux qui les avaient suivis pour les affilier, les recueillirent et les enterrèrent tous ensemble dans une même sépulture. Ces saintes reliques continuent encore aujourd'hui de faire plusieurs miracles et tous ceux qui imploront leur assistance n'en reçoivent pas un petit secours. Notre Seigneur par sa grâce a daigné nous faire voir leurs tombeaux; et nous permettre d'y rendre nos vœux et d'y faire nos prières.

DES MOINES DE NITRIE

Nous vîmes ensuite en Nitrie, qui est éloignée d'Alexandrie d'environ quarante milles, et est le lieu le plus célèbre d'entre tous les monastères de l'Egypte. Il tire son nom d'un bourg qui en est fort proche où il y a très grande abondance de salpêtre, et je crois que la providence divine l'a ainsi permis; d'autant que l'on y devait laver un jour les péchés des hommes, ainsi qu'on se sert du salpêtre pour laver les taches des habits. Il y a là environ cinquante diverses habitations qui sont toutes sous la conduite d'un seul père, dans quelques-unes desquelles plusieurs moines demeurent ensemble : en d'autres ils y sont en petit nombre; et en d'autres ils y font seuls. Mais quoi qu'ils soient ainsi séparés, ils ne laissent pas d'être inséparables par la foi et par la charité qui les unit dans un même esprit.

Aussitôt que nous approchâmes et qu'ils reconnurent que c'étaient des frères étrangers, soudain comme si c'eût été un essaim d'abeilles, ils sortirent tous de leurs cellules, et avec une extrême gaieté vinrent en courant au-devant de nous, et la plupart d'eux nous apportèrent du pain et des peaux de bouc pleines d'eau, selon ces paroles dont le prophète use par manière de reproche : «Pourquoi n'êtes vous pas allés aux devant des enfants d'Israël avec du pain et de l'eau ?» Ils nous menèrent ensuite à l'église, en chantant des psaumes et puis nous lavèrent les pieds et les essuyèrent avec des linges, comme pour nous soulager de la lassitude que le travail du chemin nous avait causée; mais en effet pour attirer dans nos âmes une force et une vigueur spirituelle par l'exercice de la charité qu'ils exerçaient envers nous.

Que dirai-je davantage de leur humanité, de leur charité, et du plaisir qu'ils prenaient à nous témoigner leur affection par toutes sortes de devoirs et de services ! Chacun s'efforçait comme à l'envie de nous mener dans sa cellule; et ne se contentant pas de satisfaire à tous les devoirs d'hospitalité, ils nous donnaient des instructions de l'humilité qu'ils pratiquaient si parfaitement, et de la douceur d'esprit et de ces autres biens de l'âme qui s'apprennent parmi eux, ainsi que parmi des personnes retirées du monde, avec des grâces différentes à la vérité; mais avec une doctrine toujours la même et toujours semblable. Nous n'avons jamais vu en nul autre lieu une si ardente charité, nous n'avons jamais vu en nul autre lieu la miséricorde s'exercer avec tant de ferveur et de zèle; et nous n'avons jamais vu en nul autre lieu une si parfaite et si admirable hospitalité; nous n'avons jamais vu aussi une si forte méditation, une si grande intelligence des divines Ecritures, ni de si continuelles occupations dans la science des saints; cela allant jusqu'à un tel point qu'il n'y a pas un d'eux qu'on ne prît pour un docteur, en ce qui est de la divine sagesse.

DU LIEU QUI PORTE LE NOM DE CELLULES, ET DES MOINES QUI Y DEMEURENT

Il y a un autre lieu dans le profond du désert distant environ de dix milles de Nitrie, lequel porte le nom de *Cellules* à cause du grand nombre qu'il y en a, dispersées deçà et delà, et toutes séparées les unes des autres. C'est là que se retirent ceux qui après avoir été instruits dans les choses spirituelles, quittent leur habit, et se résolvent à mener une vie plus solitaire et plus cachée. Car ce désert est très grand; et l'espace qui est entre les cellules est tel, que l'on ne saurait ni se voir ni même s'entendre.

Il n'y a qu'un moine en chaque cellule. Le silence et le repos est très grand entre eux; et ils se trouvent seulement le samedi et le dimanche tous ensemble dans l'église, où ils se voient comme s'ils revenaient du ciel dans la terre. Que si quelqu'un manque en cette assemblée, ils connaissent par là qu'il faut que quelque indisposition l'ait arrêté dans sa cellule, et tous le vont visiter, non pas ensemble; mais les uns après les autres; et s'ils ont quelque chose qu'ils jugent lui pouvoir être agréable, ils le lui portent. C'est le seul sujet pour lequel on ose troubler leur silence et leur repos; si ce n'est qu'il y en ait de capables d'instruire les autres par leurs paroles, et de les consoler et fortifier par leurs discours, ainsi que par une huile céleste, de même qu'on huile les athlètes qui vont entrer dans la carrière. Il y en a plusieurs d'entre eux qui viennent de trois ou quatre milles loin à l'église, tant leurs cellules sont éloignées les unes des autres; et leur charité est si grande, et l'affection qui les unit, non seulement entre eux, mais généralement avec tous les moines, est si extrême, qu'ils sont le sujet d'admiration, l'exemple de tout le monde. Que s'ils apprennent que quelqu'un veut demeurer avec eux, chacun lui offre sa cellule.

Rufin, prêtre d'Aquilée

SAINT DIDYME

Entre les plus âgés de ces moines, nous vîmes un saint vieillard nommé Didyme, en qui Dieu avait répandu beaucoup de grâces, comme il était facile de le juger en regardant seulement son visage. Il foulait aux pieds ainsi que des vermisseaux les scorpions, les *cerâtes*, qui font des serpents qui ont des cornes, et d'autres bêtes qui sont fort venimeuses en ce pays-là, à cause de l'extrême ardeur dû soleil; et il les tuait, sans en recevoir jamais de mal.

SAINT CRONE

Nous vîmes aussi parmi eux un autre vieillard nommé Crone; qui étant âgé de cent dix ans était encore dans une grande vigueur, et dans une parfaite santé. C'était le seul des disciples de saint Antoine qui restait en vie; et entre ses autres vertus nous remarquâmes en lui une très profonde humilité.

SAINT MACAIRE D'EGYPTE NOMMÉ L'ANCIEN

Quelques-uns de ces pères nous contèrent que deux saints hommes qui portaient le nom de Macaire, dont l'un était d'Egypte, et disciple de saint Antoine, et l'autre d'Alexandrie, avaient, ainsi que deux astres éclaté de lumière dans ce désert, et qu'il n'y avait pas moins de rapport entre les vertus spirituelles, et les grâces si miraculeuses dont Dieu les favorisait, comme il y en avait entre leurs noms. Car l'un et l'autre excellait dans les exercices de la vie pénitente, et dans les perfections de l'âme; et le seul avantage que l'un avait sur l'autre était, qu'il semblait avoir hérité des grâces célestes et des vertus du bienheureux saint Antoine.

Ils nous dirent ensuite, qu'un homicide ayant cité commis dans un lieu proche de là, et un homme qui en était innocent étant accusé de l'avoir fait, il s'enfuit dans la cellule de saint Macaire d'Egypte, où ceux qui le poursuivaient arrivèrent aussitôt, et dirent qu'eux-mêmes couraient fortune, s'ils n'emmenaient ce meurtrier pour en faire la justice. Au contraire, ce pauvre accusé soutenait avec serment, qu'il n'était nullement coupable du sang de cet homme. Cette contestation ayant duré fort longtemps, le saint demanda où l'on avait enterré le mort et quand on lui eut enseigné le lieu, il s'y en alla avec ceux qui

pressaient si fort pour emmener l'accusé. Ayant mis les genoux en terre, et invoqué le nom de Jésus Christ, il leur dit : «Le Seigneur fera connaître maintenant, si cet homme est coupable du crime dont vous l'accusez.» Alors élevant sa voix il appelé le mort par son nom, lequel lui ayant répondu du fond du sépulcre, il lui dit : «Je vous conjure par Jésus Christ de déclarer si c'est cet homme qui t'a ôté la vie.» A quoi le mort répondit d'une voix intelligible; que ce n'était pas lui qui l'avait tué. Tous ceux qui se trouvèrent présents, étant épouvantés d'un si grand miracle, se jetèrent à ses pieds, et le supplièrent de demander au mort qui était donc celui qui avait commis ce meurtre. «C'est ce que je n'ai garde de faire, leur dit le Saint, puis qu'il me suffit de délivrer l'innocent, sans me mêler de faire connaître qui est le coupable.»

Ils nous racontèrent aussi un autre miracle. Par un effet de magie, la fille d'un habitant d'un bourg voisin paraissait aux yeux de tous ceux qui la voyaient, être une jument, et non pas une fille. Son père et sa mère la menèrent à ce saint homme, qui leur ayant demandé ce qu'ils désiraient, ils lui répondirent : «Cette jument que vous croyez voir, était une vierge notre fille. Mais des scélérats l'ont changée par leurs enchantements et par leurs charmes, en cet animal que vous voyez; ce qui nous fait recourir à vous pour vous conjurer de prier Dieu, afin qu'il lui



plaise de la remettre au même état qu'elle était auparavant.» Il leur répondit : «Je vois cette fille dont vous me parlez; mais je ne vois rien en elle qui ressemble à une bête. Car ce que vous dites n'est pas en elle; mais seulement dans les yeux des personnes qui la regardent, parce que c'est une illusion du démon, qui n'a rien de véritable.» Leur ayant parlé de la sorte, il la mena avec eux dans sa cellule; et s'étant mis à genoux pour prier Dieu, il leur commanda de joindre leurs prières avec les siennes : puis ayant répandu de l'huile sur cette fille au nom du Seigneur, toute cette illusion cessa; et cette fille ne parut plus à personne, que comme elle avait paru au saint.

Ils nous dirent aussi, qu'il vint un jour à lui un de ces hérétiques d'Egypte, que l'on nomme *Hieracites*, et qui nient la résurrection des morts. Cet homme ayant par ses paroles artificielles jeté du trouble dans l'âme de plusieurs des moines qui demeuraient dans le désert, il eut même la hardiesse de soutenir en présence de saint Macaire sa pernicieuse créance. A quoi le saint résistant et contestant contre lui, il éludait par des arguments captieux, ses paroles simples et sans artifice. Le serviteur de Dieu voyant que par ce moyen ces moines couraient fortune de chanceler dans la foi. «Allons, dit-il, aux tombeaux des frères qui sont partis avant nous pour aller au ciel, et que chacun sache que celui auquel Dieu fera sa grâce de ressusciter quelqu'un d'entre eux, est celui dont il approuve la foi et autorise la créance.» Ce discours ayant fort plu à tous ces moines, ils s'en allèrent aux sépulcres, et là saint Macaire pressa fort le *Hieracite* de ressusciter un mort au nom du Seigneur. A quoi ayant répondu, que c'était à lui d'en ressusciter un le premier, puis qu'il avait fait la proposition. Le Saint se prosterna en terre, fit sa prière et quand elle fut achevée, il dit en levant les yeux au ciel : «Fais connaître Seigneur, en ressuscitant ce mort, lequel de nous deux fait et profession de la véritable foi.» Ces paroles achevées, il appela par son nom un moine qui avait été enterré quelque temps auparavant. Le mort lui répondit du fond du tombeau, et alors les frères s'approchant, ils ôtèrent tout ce qui était sur lui, et délièrent tous les linges dont il était enveloppé, et le retirèrent vivant du sépulcre. Le *Hieracite* épouvanté de ce miracle s'enfuit aussitôt et tous les frères courant après lui, le chassèrent hors de la contrée.

Ils nous racontèrent aussi plusieurs autres choses de ce saint, qui feraient trop longues à écrire : et ce peu que je viens de dire suffit, pour faire connaître les merveilles de sa vie.

SAINT MACAIRE D'ALEXANDRIE LE JEUNE

Un autre saint Macaire fit aussi de très grands miracles; dont , quelques-uns qui ont été écrits par d'autres peuvent suffire pour faire connaître les éminentes vertus. C'est pourquoi je ne m'étendrai pas beaucoup sur ce sujet.

Ces moines nous racontèrent donc que ce saint aimant plus que nul des autres la solitude, il avait passé jusques dans les lieux les plus reculés et les plus inaccessibles du désert, où il trouva un endroit planté de divers arbres fruitiers, et rempli de toutes sortes de biens. On dit qu'il y trouva aussi deux moines, et que les ayant priez de trouver bon qu'il en amenait d'autres pour habiter en ce lieu-là, d'autant qu'il était fort agréable et fort abondant en toutes les choses nécessaires à la vie, ils lui répondirent qu'il n'était pas à propos d'y en amener beaucoup, de crainte qu'en traversant le désert, ils ne fussent trompés par les démons qui y étaient en grand nombre, attaqués par des bêtes farouches, dont il était très difficile à ceux qui n'y étaient pas accoutumés de surmonter les artifices et les efforts. Le saint étant retourné vers ses frères, et leur ayant rapporté qu'elles étaient les commodités de ce lieu, plusieurs désirèrent avec ardeur de s'y en aller avec lui. Mais les pères les en détournèrent par un conseil plus salutaire, en leur disant : S'il est vrai comme est la commune opinion, que ce lieu a été fait par Jamné et Mambré, nous n'en devons croire autre chose, sinon que c'est un ouvrage du démon, lequel s'en veut servir pour nous tromper et pour nous perdre. Car s'il est aussi fertile en toutes choses, ce aussi délicieux comme on nous l'allure, que devons-nous espérer dans les siècles à venir, si nous jouissons dès ici-bas de tant de commodités et de plaisirs. Par ces paroles et autres semblables, ils réprimèrent l'ardeur de ces jeunes moines.

Le lieu auquel saint Macaire demeurait, s'appelle Scété. Il est situé dans un très vaste désert, et distant des monastères de Nitrie d'autant de chemin qu'on en peut faire en un jour et une nuit. Il n'y a pas le moindre sentier qui y conduise, ni aucune remarque qu'on puisse faire sur la terre, pour y arriver; mais on n'y va qu'en observant le cours des astres. On y trouve rarement de l'eau, et lors qu'on y en rencontre, elle est de très mauvaise odeur, et sent comme le bitume; mais le goût n'en est pas désagréable. Il y a là des moines d'une éminente perfection; un lieu si épouvantable et si affreux ne pouvant être habité que par des hommes qui embrassent une vie parfaite, et dont le courage et la confiance soit à l'épreuve de toutes choses. Ils font très affectionnés à la charité, non seulement entre eux; mais encore envers tous les autres, s'il arrive par hasard que quelqu'un aille au lieu où ils font.

On nous dit aussi qu'une grappe de raisin ayant été apportée à saint Macaire, sa charité qui lui faisait rechercher, non pas ce qui lui était commode; mais ce qui le pouvait être aux autres, la lui fit porter à un frère qu'il croyait en avoir davantage de besoin que lui. Ce moine rendit grâces à Dieu de cette bonté du saint; mais ayant comme lui plus de soin de son prochain que de soi-même, il porta cette grappe de raisin à un autre et cet autre à un autre; de sorte qu'elle fit le tour de toutes les cellules, qui étaient dispersées dans le désert et fort éloignées les unes des autres, jusques à ce qu'elle retomba entre les mains du Saint, sans que nul des moines sût que ç'avait été lui qui le premier l'avait envoyée. Le Saint reçut une extrême joie de voir une telle sobriété et une si grande charité dans tous ses frères, et s'excita lui-même par cette considération à pratiquer plus que jamais les exercices de la vie spirituelle.

Ceux qui l'avaient entendu de sa propre bouche nous assurèrent aussi que le diable vint une nuit frapper à la porte de sa cellule, et lui dit : «Lève-toi, abbé Macaire, afin que nous allions avec les frères faire les prières de la nuit.» Le saint, que la grâce de Dieu remplissait de telle sorte qu'il ne pouvait être trompé, connut aussitôt la ruse du démon, et lui dit : «Ô esprit de mensonge et ennemi de la vérité, qu'y a-t-il de commun entre toi et cette assemblée de Saint ?» – «Ignorest-tu donc, ô Macaire, lui repartit le démon, qu'il ne le point d'assemblée de moines dans laquelle nous ne nous trouvons ? Viens seulement, et tu y verras de nos oeuvres.» – «Esprit impur, répondit le saint, le Seigneur veuille te dompter par sa puissance.» S'étant ensuite mis en prière, il demanda à Dieu de lui faire connaître si ce dont le démon se vantait, était véritable : puis il alla à l'assemblée où les frères faisaient l'office durant la nuit et là, se mettant encore en prières, il demanda de nouveau à Dieu de lui faire connaître si ce que le diable lui avait dit, était véritable. Aussitôt il vit dans toute l'église comme de petits enfants Ethiopiens extrêmement laid, qui couraient de tous côtes, et allaient si vite qu'il semblait qu'ils eussent des ailes. Or la coutume est que tous les frères étant assis, il y en un qui récite un psaume, et les autres l'écoutent ou répondent à chaque verset. Ces petits Ethiopiens courant donc, comme j'ai dit, deçà et delà, faisaient diverses malices à tous ceux qui étaient ainsi assis. Ils fermaient les paupières de quelques-uns; et ils s'endormaient aussitôt. Ils mettaient

les doigts dans la bouche de quelques-autres; et ils les faisaient bailler. Et lors même que le psaume étant achevé ces moines se prosternaient en terre pour faire oraison, ils ne laissaient pas de courir à l'entour d'eux, paraissant à l'un sous la figure d'une femme, à un autre comme bâtissant quelque maison; à un autre comme portant quelque chose; et ainsi à d'autres en d'autres manières : ce qui faisait que ces moines durant leurs prières roulaient dans leur imagination et dans leurs pensées tout ce que les démons leur représentaient comme en se jouant. Il y en avait néanmoins quelques-uns, qui comme par je ne sais quelle force supérieure les repoussaient de telle sorte, lors qu'ils les voulaient ainsi tromper, qu'ils tombaient les pieds contre-mont, et que ne pouvant après cela demeurer debout, ils n'osaient plus passer auprès d'eux, au lieu qu'au contraire ils marchaient sur la tête et sur le dos de quelques autres des frères, et se moquaient d'eux, parce qu'ils n'étaient pas attentifs à leur oraison. Saint Macaire ayant vu cela jeta de profonds soupirs, et fondant en larmes en la présence de Dieu, lui dit : «Regarde, Seigneur, de quelle sorte le démon nous tend des pièges : *Parle, s'il te plaît, d'une voix tonnante; et fais-lui sentir les effets de ta juste colère. Lève-toi, mon Dieu afin que tes ennemis soient dissipés, et s'enfuient devant ta face, puisque tu vois, comme quoi ils remplirent nos âmes d'illusions.* Lors que la prière fut finie, le saint pour approfondir encore davantage la vérité de ce qu'il avait ainsi vu, fit appeler en particulier et l'un après l'autre tous ceux des frères auxquels il avait remarqué que les démons s'étaient ainsi apparus sous diverses formes et en diverses manières pour les tromper et pour les surprendre, et leur demanda si durant leur prière ils avaient eu quelque pensée ou de bâtiment, ou de voyage, ou d'autres choses, selon ce qu'il avait reconnu que les démons les leur avaient représentées. Chacun d'eux lui avouant que cela s'était passé de la sorte; il connut que toutes ces pensées vaines et inutiles que l'on a durant l'office et dans la prière, arrivent par l'illusion des démons, et que ces Ethiopiens si affreux et si difformes sont repoussés par ceux qui veillent avec grand soin sur eux-mêmes, parce qu'une âme unie à Dieu, et qui dans le temps de l'oraison a une attention particulière vers lui, ne peut souffrir que rien d'étranger ni d'inutile entre dans elle, pour la divertir et pour la troubler.

Le Saint ajoutait une autre chose encore plus étrange, qui est que lors que les moines s'approchaient de la sainte Communion, et étendaient la main pour la recevoir, les démons sous la figure de ces petits Ethiopiens provenaient le prêtre, et donnaient à quelques-uns des charbons au lieu du Corps de notre Seigneur, qui paraissant aux assistants être reçu par eux des mains du prêtre, s'en retournait vers l'autel. Et qu'au contraire, il y en avait d'autres, qui par l'assistance des mérites et des prières des plus parfaits, lors qu'ils tendaient la main vers l'autel, pour recevoir ce sacrement mettaient en fuite les démons qui s'en allaient avec grande crainte, parce qu'un ange de Dieu qui assistait le prêtre à l'autel, mettait sa main sur la sienne, lors qu'il administrait ce sacrement. Depuis ce temps Dieu continua toujours à favoriser le saint de la grâce de connaître quand les frères faisaient les prières de la nuit, ou lors qu'ils chantaient des psaumes, ou dans le temps de leur oraison, les distractions qui leur arrivaient par l'illusion des démons, et l'indignité ou le mérite de ceux qui s'approchaient de l'autel.

Un jour comme les deux saints Macaires, ces grands serviteurs de Dieu, allant visiter un des frères, étaient montés dans un bateau, qui sert d'ordinaire à passer le Nil, il s'y rencontra des colonels de grande considération, et qui avaient avec eux quantité de serviteurs, de chevaux, et d'équipage : L'un d'eux voyant au bout du bateau ces deux moines couchés par terre, pauvrement vêtus et préparés à toute sorte d'événements, il leur dit : «Que vous êtes heureux de vous jouer ainsi du monde et de n'y prétendre autre chose qu'un habit très pauvre, et une nourriture très austère ?» – «Certes vous avez grande raison de dire, lui repartit l'un de ces deux saints, que ceux qui se consacrent entièrement au service de Dieu, se jouent du monde.» – «Et nous au contraire, avons grand sujet de vous plaindre de ce que le monde se joue de vous. Ces paroles touchèrent si fort ce Colonel, qu'il ne fut pas plutôt arrivé chez lui, que distribuant une partie de son bien aux pauvres, et abandonnant le reste, il suivit les voix de Dieu qui l'appelaient, et se hâta d'aller trouver des moines pour vivre comme eux.

Mais comme j'ai déjà dit, on rapporte plusieurs autres actions, non moins admirables de saint Macaire d'Alexandrie, que celui qui désirera de les apprendre, pourra trouver en partie dans l'onzième livre de *l'Histoire Ecclésiastique*. us conjurer de prier Dieu, afin qu'il lui plaise de la remettre au même état qu'elle était auparavant.» Il leur répondit : «Je vois cette fille dont vous me parlez; mais je ne vois rien en elle qui ressemble à une bête. Car ce que vous dites n'est pas en elle; mais seulement dans les yeux des personnes qui la regardent, parce que c'est une illusion du démon, qui n'a rien de véritable.» Leur ayant parlé de la sorte, il la mena avec eux dans sa cellule; et s'étant mis à genoux pour prier Dieu, il leur commanda de joindre leurs prières avec les siennes; puis ayant répandu de l'huile sur cette fille au nom du

Seigneur, toute cette illusion cessa; et cette fille ne parut plus à personne, que comme elle avait paru au Saint.

Ils nous dirent aussi, qu'il vint un jour à lui un de ces hérétiques d'Egypte, que l'on nomme *Hiéracites*, et qui nient la résurrection des morts. Cet homme ayant par ses paroles artificielles jeté du trouble dans l'âme de plusieurs des moines qui demeuraient dans le désert, il eut même la hardiesse de soutenir en présence de saint Macaire sa pernicieuse créance. A quoi le saint résistant et contestant contre lui, il éludait par des arguments captieux, les paroles simples et sans artifice. Le serviteur de Dieu voyant que par ce moyen ces moines couraient fortune de chanceler dans la foi. «Allons, dit-il, aux tombeaux des frères qui font partis avant nous pour aller au ciel, et que chacun sache que celui auquel Dieu fera sa grâce de ressusciter quelqu'un d'entre eux, est celui dont il approuve la foi et autorité la créance. Ce discours ayant fort plu à tous ces moines, ils s'en allèrent aux sépulcres, et là saint Macaire pressa fort le Hiéracite de ressusciter un mort au nom du Seigneur. A quoi ayant répondu; que c'était à lui d'en ressusciter un le premier, puis qu'il avait fait la proposition. Le Saint se prosterna en terre, fit sa prière et quand elle fut achevée, il dit en levant les yeux au ciel : «Faites connaître Seigneur, en ressuscitant ce mort, lequel de nous deux fait et profession de la véritable foi.» Ces paroles achevées, il appela par son nom un moine qui avait été enterré quelque temps auparavant. Le mort lui répondit du fond du tombeau; et alors les frères s'approchant, ils ôtèrent tout ce qui était sur lui, et délièrent tous les linges dont il était enveloppé, et le retirèrent vivant du sépulcre. Le Hiéracite épouvanté de ce miracle s'enfuit aussitôt et tous les frères courant après lui, le chassèrent hors de la contrée.

Ils nous racontèrent aussi plusieurs autres choses de ce saint, qui seraient trop longues à écrire; et ce peu que je viens de dire suffit, pour faire connaître les merveilles de sa vie.

PALLADE, OUTRE LES CHOSES SUSDITES,

en rapporte encore d'autres de saint Macaire d'Alexandrie, lesquelles il est à propos d'ajouter ici, comme ne pouvant être plus certaines, puis qu'il a demeuré longtemps avec lui, ainsi qu'il le témoigne lui-même.

Saint Macaire d'Alexandrie était prêtre, et demeurait dans le lieu que l'on nomme *Cellules*, où j'ai demeuré aussi neuf ans, dont j'en ai passé le trois avec lui dans un grand repos. J'ai vu quelques-uns des miracles que son excellente manière de vie l'a rendu digne de faire, et j'en ai appris d'autres par le rapport de ceux qui ont vécu avec lui. Le saint ayant vu chez l'admirable saint Antoine de parfaitement beaux rameaux des palmiers qu'il avait cultivés de ses propres mains, il le pria de lui en donner quelques-uns : Sur quoi ce saint homme lui ayant répondu. «Il est écrit : *Tu ne désires point le bien de ton prochain,*» il n'eut pas plutôt achevé ces paroles, que tous ces rameaux devinrent aussi secs que si le feu y eût passé. Ce que saint Antoine voyant, il lui dit : «Il paraît que le saint Esprit repose sur toi, et je te considérerai désormais comme l'héritier et le successeur de toutes les grâces que Dieu m'a faites.»

Le diable le voyant un jour dans sa solitude extrêmement affaibli et atténué, lui dit : «Puis que tu as reçu la grâce d'Antoine, pourquoi n'uses-tu pas de ton pouvoir, et ne demandes-tu pas à Dieu de la nourriture, et des forces pour marcher dans le chemin où tu es entré ?» Il lui répondit : «Le Seigneur est toute ma force. Le Seigneur est toute ma gloire. Et quant à toi, n'entreprends point de tenter son serviteur.» Le diable lui fit voir ensuite un fantôme sous la figure d'un chameau qui allait par le désert, et était chargé de toutes les choses nécessaires pour la vie. Cet animal s'arrêta auprès du saint, qui se doutant; comme il était véritable, que ce n'était qu'un fantôme, se mit en prière; et aussitôt la terre s'ouvrit et l'engloutit.

Ayant su que durant tout le Carême les moines de Tabenne ne mangeaient rien qui eût été cuit, il résolut de faire la même chose durant sept ans, et l'ayant pratiqué exactement en ne mangeant que des herbes crues, les unes séchées et les autres trempées dans de l'eau, selon qu'il les rencontrait, il n'y trouva pas grande difficulté. Ayant aussi appris qu'un moine ne mangeait qu'une livre de pain par jour, il rompit les morceaux du pain qu'il avait, les mit dans une bouteille, avec résolution de n'en manger qu'autant qu'il en pourrait prendre avec les doigts; ce qui est une grande austérité. Car, nous disait-il de fort bonne grâce, j'en prenais bien plusieurs morceaux; mais l'entrée de la bouteille était si étroite que je ne pouvais les en tirer; et l'exemple du Publicain de l'Evangile, que j'avais toujours dans me permettait à peine d'user de ce qui était nécessaire pour la vie. Il pratiqua durant trois ans cette si étroite abstinence, ne mangeant que quatre ou cinq onces de pain par jour beurrant de l'eau à proportion, et ne consommant durant toute l'année qu'une petite cruche d'huile.

Voici un autre de ses exercices. Cet homme infatigable se résolut de surmonter le sommeil, ainsi qu'il nous le raconta lui-même, comme cela nous pouvant servir, en nous disant : Ayant résolu de vaincre le sommeil, je passai vingt jours et vingt nuits à découvert, étant brûlé durant le jour par la chaleur, et transi durant la nuit par le froid. Que si au bout de ce temps je ne me fusse jette promptement dans ma cellule, je serais tombé en défaillance, tant mon cerveau s'était desséché. Ainsi quant à ce qui me regarde, j'ai surmonté le sommeil, mais quant à ce qui est de la nature, je lui ai cédé lors que j'ai reconnu en avoir besoin.

Ce démon que l'on nomme l'esprit de fornication, lui faisant une guerre très cruelle, il se résolut de demeurer nu, et sans bouger d'une même place durant six mois tout entiers, dans un marais nommé Scété, qui est dans une vaste solitude, et où il y a des moucherons, qui n'étant pas moins grands que des guêpes, ont des aiguillons si pénétrants, que la peau même des sangliers n'est pas à l'épreuve de leurs piques. Ainsi ils mirent tout son corps en tel état, que quelques-uns crurent qu'il avait de la lèpre : et lors qu'au bout de ce temps il fut retourné en sa cellule, on ne pouvait le reconnaître qu'à la voix.

Il nous raconta lui-même qu'il avait désiré d'aller au lieu où était le sépulcre de ces célèbres magiciens de Pharaon, Iamné et Mambre, bâti dans un grand jardin, lequel en porte le nom, soit par l'envie de le voir, ou pour éprouver quels étaient les démons qui l'ont en garde. Car on tient qu'il y en a plusieurs, et de très cruels, que ces deux frères avaient comme attachés en ce lieu-là par la puissance de leur art, dans lequel ils excellaient de telle sorte, qu'il les avait élevés au plus haut point de faveur et de crédit auprès de ce roi d'Egypte, et leur avait donné moyen de faire construire cette superbe sépulture; qu'ils firent bâtir de pierre de taille, et y ayant enterré une grande quantité d'or, ils firent planter un parc qu'ils remplirent de toutes sortes d'arbres et d'excellents fruits, et y firent faire un très grand puits à cause que la

terre y était fort sèche, étant portez à cela par l'espérance qu'ils avaient qu'après leur mort ils passeraient en ce lieu une vie délicieuse, ainsi que dans un paradis terrestre.

Or comme le serviteur de Dieu ne savait point le chemin qui y conduit, il traversa tout le désert, ainsi que les pilotes traversent les mers en suivant le cours des astres, et prenant quelques roseaux, il en plantait un à chaque mille qu'il faisait, afin qu'ils lui pussent servir de marques pour retourner par où il était allé. Ayant ainsi passé en neuf jours toute cette vaste solitude, et se trouvant à l'entrée de la nuit auprès du jardin, il dormit un peu. Mais le démon cet irréconciliable ennemi de ceux qui combattent sous les enseignes de Jésus Christ, ne dormant pas, il rassembla tous les roseaux dont j'ai parlé; et comme le saint reposait ainsi à un mille de distance du jardin ou environ, il les lui mit sous la tête, et puis s'en alla. Le saint les aperçut à son réveil, tous liés ensemble : et Dieu le permit peut-être pour davantage éprouver sa foi, afin qu'au lieu de mettre son espérance en ces roseaux, il ne la mit qu'en sa seule grâce qui durant quarante ans entiers a conduit les enfants d'Israël dans cette terrible solitude avec une colonne de nuée.

Lors que j'approchai de la sépulture, nous disait le saint, il en sortit jusques à soixante-dix démons sous différentes figures. Les uns criaient, les autres sautaient, les autres grinçaient les dents avec grand bruit; et quelques-uns en volant ainsi que des corbeaux, venaient comme pour me déchirer le visage, et me disaient : «A qui en veux-tu ? Macaire. As-tu résolu de nous tenter, nous qui sommes solitaires aussi, bien que toi ? Pourquoi viens-tu ainsi nous chercher ? Avons-nous fait tort à quelques-uns de tes frères ? Tu occupes avec tes semblables des déserts qui sont à nous, et tu en as chassé nos compagnons. Qu'avons-nous de commun avec toi ? Pourquoi entreprends-tu sur ce qui nous appartient ? Et pourquoi puis que tu fais profession d'être moine, ne te contentes-tu pas de ta solitude ? Ceux qui ont bâti ce lieu-ci, nous en ont mis en possession. Quel droit as-tu donc d'y habiter ? Pourquoi veux-tu entrer dans vue demeure qui est nôtre, et dans laquelle homme vivant n'est entré, depuis que nous y avons fait les funérailles des deux frères qui l'ont bâtie ?» Les démons ayant fait plusieurs semblables efforts pour troubler le saint, il leur répondit : «Je ne veux qu'entrer et voir ce lieu-ci, et puis je m'en retournerai.» – «Promets-le nous donc en ta conscience,» lui dirent-ils. Le Saint leur avant reparti : «Les effets suivront mes paroles,» ils disparurent à l'heure même.

Quand il voulut entrer dans le jardin, le diable avec une épée nue à la main, vint à sa rencontre et le menaça. Sur quoi le bienheureux Macaire lui dit : «Et moi j'entrerai en lice contre toi, au nom du Seigneur des armées, pour combattre en qualité de soldat du Dieu d'Israël.» Lors qu'il fut entre, il considéra toutes choses, entre lesquelles il vit un sceau de cuivre pendu au puits avec une chaîne de fer que le temps avait à demi mangée, des grenades qui étaient creuses dedans et desséchées par le soleil, et plusieurs vaisseaux d'or qui avaient été consacrés aux démons.

Le Saint s'étant retiré sans bruit et sans rencontrer aucun obstacle, il retourna au bout de vingt jours dans sa cellule. Le pain et l'eau qu'il avait porté, lui ayant manqué durant le chemin, il se trouva réduit à une grande nécessité. Car j'estime avec toute forte d'apparence que durant tous les vingt jours qu'il employa à traverser cette grande solitude, il ne mangea chose quelconque; et possible que dans une telle peine il fut tenté d'impatience. Lors qu'il ne s'en fallait quasi plus rien qu'il ne tombait de faiblesse, il aperçut à ce qu'il nous racontait; une personne qui paraissait être une fille, laquelle était vêtue d'une robe de lin fort délié, et tenait en ses mains un vase or dont il décollait de l'eau. Le Saint ajoutait qu'elle ne lui semblait être éloignée de lui que d'environ la longueur d'une stade, et que durant trois jours il la vit toujours en la manière que je viens de dire, et comme l'invitant à boire, sans qu'il eût la force de approcher. Ainsi après avoir par l'espérance de désaltérer sa soif, supporté courageusement un si grand travail, il vit une grande troupe de boeufs et de vaches sauvages (car il y en avait quantité en ces lieux-là) dont une qui avait un petit, et de qui le pis dégoûtait de lait, s'arrêta vis à vis de lui. Alors il entendit une voix d'en-haut qui lui dit : «Approche-toi, Macaire, de cet animal, et rassasie-toi de son lait,» ce ayant fait, nous disait ce saint, j'ai satisfait à mon besoin, et Dieu pour augmenter ses faveurs, et faire encore mieux connaître à un homme faible et misérable comme je suis la confiance que l'on doit avoir en son secours, commanda à cette bête de me suivre jusqu'en ma cellule; à quoi elle obéit, et me nourrit toujours de son lait, sans permettre à son petit de la téter.

Un jour comme cet excellent homme travaillait à faire un puits pour le soulagement des moines en un lieu où il y avait quantité de fagots de vigne et de feuilles, il fut mordu par un aspic, dont chacun sait combien le venin est pénétrant et mortel. Alors prenant avec ses deux mains les deux côtés du gosier de cet animal, il le déchira en pièces, en lui disant : «Mon Dieu ne t'ayant point envoyé, comment as-tu la hardiesse de venir à moi ?»

Ce grand saint ayant appris que les moines de Tabene faisaient profession d'une vie très excellente et très parfaite, il quitta son habit et prit celui d'un séculier qui gagne sa vie de son travail : puis ayant marché à travers le désert durant quinze jours, il arriva dans la Thébaïde au monastère de Tabene, où il demanda l'abbé nommé Pacôme, qui était un homme d'une admirable vertu et qui avait le don de prophétie; mais Dieu ne lui avait rien révélé sur le sujet de saint Macaire. Lors qu'il fut venu, il lui dit : je vous supplie, mon père, de me recevoir dans votre maison, pour y être moine. Cela ne se peut, lui répondit saint Pacôme, parce que tu es trop avancé en âge pour supporter les grandes austérités auxquelles les frères qui sont dans ce monastère, s'exercent dès leur jeunesse; et qu'ainsi ne pouvant résister aux tentations qui se rencontrent dans ces travaux, ils vous donneraient sujet de murmurer et nous quitter avec mécontentement et avec dégoût. L'ayant refusé de la sorte sept jours de suite, durant lesquels il ne mangea chose quelconque, il ne se rebuta pas néanmoins; mais dit à saint Pacôme : »Mon Père recevez-moi, je vous prie : et si je ne jeûne et ne fais les mêmes choses que les autres moines, je consens que vous me châtiez.» Le Saint voyant sa persévérance persuada aux frères, qui sont encore aujourd'hui jusques au nombre de quatorze cens dans ce monastère, de le recevoir.

Quelque temps après le Carême étant venu, saint Macaire ayant remarqué qu'ils s'étaient proposé de le passer en différentes manières, les uns en ne mangeant que le soir, les autres en demeurant deux jours sans manger, les autres en demeurant cinq, et les autres en passant la nuit debout et demeurant assis durant le jour pour travailler quelque ouvrage; il prit des rameaux de palmiers qu'il fit tremper, et se tint debout en un coin durant tout le Carême et jusques au jour de Pâques, sans se mettre à genoux, sans s'asseoir, sans s'appuyer sur quoi que ce soit, sans manger un seul morceau de pain, et sans boire une seule goutte d'eau, mais il prenait seulement le dimanche quelques feuilles de choux toutes crues, afin de faire voir qu'il mangeait, et de n'entrer pas dans une opinion présomptueuse de foi même. Que si quelquefois il était contraint de sortir, il retournait aussitôt à son ouvrage, et continuant à demeurer debout en silence, sans seulement ouvrir la bouche, il joignait à ce silence extérieur celui du coeur, et en faisant oraison, il travaillait avec ces feuilles de palmiers qu'il avait entre les mains.

Les plus austères du monastère voyant cela commencèrent à murmurer contre leur abbé, et lui dirent : «D'où nous avez-vous amené cet homme, qui vit comme s'il était un pur esprit sans chair et sans os, et qui semble n'être venu ici que pour notre condamnation ? Faites-le sortir : ou bien nous sortirons tous.» Saint Pacôme ensuite de ces paroles s'enquit de quelle forte avait vécu celui dont ils faisaient tant de plaintes, et l'ayant appris, il pria Dieu de lui faire savoir qui il était. Lui ayant été révélé que c'était Macaire le moine, il le prit par la main, et après l'avoir mené dehors dans un oratoire où il y avait un autel, il l'embrassa et lui dit : «Est-ce donc vous ô vénérable vieillard ? Vous êtes Macaire; et vous n'avez pas voulu me le dire. Il y a si longtemps qu'ayant entendu parler de vous, je désirais de vous voir. Je vous rends grâces, de ce que vous avez humilié mes enfants, en leur ôtant tout sujet de s'élever de vanité, et d'avoir des pensées trop avantageuses d'eux-mêmes, à cause de leurs austérités. Vous nous avez assez édifiés par votre présence. Je vous supplie de retourner dans votre cellule ordinaire; et là de prier pour nous.» Ainsi à la prière de saint Pacôme, et de tous les frères, il se retira.

Cet homme qui semblait être impassible, nous disait aussi une autre fois. Après avoir exactement accompli tous les devoirs de la vie solitaire et religieuse, il me vint un autre désir purement spirituel, qui fut de mettre durant cinq jours mon esprit en telle état, que rien ne le pût séparer de Dieu, et qu'il n'eût point d'autres pensées que de lui seul. Je fermai ensuite le dedans et le dehors de ma cellule, afin de n'être point obligé de répondre à qui que ce soit; et me tenant debout, je commençai sur les huit heures du matin à dire à mon âme : «Prend garde à ne descendre point du ciel. Tu as là les anges, les archanges, les chérubins, les séraphins, et toutes les puissances célestes. Tu y as ton Dieu Créateur de toutes choses. N'en parts donc point; ne descends point au dessous des cieux y et ne te laisse point aller à des pensées basses et terrestres. Ayant passé de la sorte deux jours et deux nuits, le démon en conçut une telle rage, qu'il vint comme une flamme de feu et brûla tout ce qui était dans ma cellule, et même la natte de jonc sur laquelle j'étais debout, en telle sorte que je croyais brûler moi-même : ce qui m'ayant enfin touché de crainte, je me départis le troisième jour de la résolution que j'avais prise, ne pouvant davantage tenir ma pensée dans cette parfaite union, et je descendis dans la considération des choses du monde. Dieu le permettant possible ainsi, de peur que je ne m'enflasse de vanité.

Etant un jour allé voir le saint, je trouvai hors de sa cellule un prêtre d'un bourg proche delà, qui avait le visage et toute la tête tellement mangée d'un cancer que c'était une chose horrible à voir. Il venait pour être guéri : mais le saint n'avait pas seulement voulu lui parler. Sur quoi je lui dis : «Ayez compassion je vous prie de ce misérable, et au moins rendez-lui réponse.» – «Il est indigne d'être guéri de ce mal,» me répondit-il, et c'est Dieu qui le lui a envoyé pour le punir. Que si vous désirez qu'il soit guéri, faites-le donc résoudre à ne dire jamais la Liturgie.» – «Pourquoi,» lui répartis-je ? «Parce que, répliqua-t-il, qu'il l'a dite après être tombé en fornication; et que c'est pour cela que Dieu le châtie. Mais si par la crainte de l'offenser, il cesse de commettre le péché dans lequel il est tombé par le mépris de sa justice, Dieu lui-même le guérira.» Ayant parlé conformément à cela à ce pauvre malheureux, il me promit avec serment de ne faire de sa vie aucunes des fonctions du sacerdoce. Alors le Saint le reçut, et lui dit : «Crois-tu qu'il y ait un Dieu, auquel rien ne saurait être caché ?» – «Je le crois, mon Père,» répondit-il. «Crois-tu, ajouta le saint, qu'il n'a pas été en votre pouvoir de le tromper ?» – «Je le crois,» répliqua-t-il. «Si tu connais la grandeur de ton péché, continua ce bienheureux homme; et que c'est par un juste châtiment que Dieu t'a envoyé cette maladie, corrige-toi donc pour l'avenir.» Ensuite de ces paroles il confessa tout haut son péché; et promit de n'y retomber jamais, et de ne dire jamais la Liturgie; mais de vivre comme un laïque. Le Saint le voyant dans cette disposition, il lui imposa les mains : et peu de jours après il fut guéri : Les cheveux lui revinrent; et il retourna en sa maison, en glorifiant Dieu et en rendant de grandes actions de grâces à son serviteur.

Le Saint avait diverses cellules, une en Sceté, qui est bien avant dans le désert, une en Lybie, une en Cellules, et une sur la montagne de Nitrie. On dit que dans les unes qui étaient sans portes, il demeurait durant tout le Carême assis dans l'obscurité; qu'il y en avait une si petite, qu'il ne pouvait s'y étendre tout de son long, et que dans une autre qui était plus spacieuse, il allait trouver ceux qui venaient pour parler à lui.

Il délivra un nombre innombrable de possédés, et comme nous étions avec lui, on lui amena de la ville de Thessalonique, qui est sur les confins de l'Achaïe, une fille de fort bonne maison, et fort riche qui depuis plusieurs années était malade d'une grande paralysie. Etant touché de compassion de la voir étendue sur la terre devant sa cellule, il l'huila durant vingt jours, de ses propres mains, avec de l'huile bénie, et pria pour elle; puis la renvoya parfaitement guérie en sa maison, où elle retourna à pied, et fit ensuite de grandes aumônes aux saints moines.

On lui amena en ma présence un enfant tourmenté du malin esprit. Il lui mit la main droite sur la tête, et la gauche sur le cœur, et ne cessa point de prier jusques à ce qu'il le vit élevé en l'air, aussi enflé que serait une peau de bouc, et extraordinairement pesant. Alors tout d'un coup faisant un grand cri, il jeta de l'eau par le nez, par la bouche, et par les oreilles, et revint en même état qu'il était auparavant. Il l'huila ensuite avec de l'huile bénie, et versa de l'eau sur lui, et l'ayant ainsi guéri, il le remit entre les mains de son père, lui défendit de ne lui laisser manger de la chair, ni boire du vin durant quarante jours entiers.

Il lui vint un jour des pensées de vanité, qui tendaient à le faire sortir de sa cellule, et le portaient sous un honnête prétexte, et pour des raisons qui semblaient justes à aller à Rome, pour y exercer la charité envers ceux qui auraient besoin de son secours (car on voyait reluire en lui une grâce très particulière contre les démons.) Après avoir résisté longtemps à cette tentation, il sentit une grande agitation dans son esprit; et alors se couchant par terre sur le seuil de la porte de sa cellule, il étendit ses pieds au dehors, et dit : «Si vous le pouvez, ô démons, arrachez-moi, et entraînez-moi d'ici, car je n'en partirai point de moi-même; et je proteste d'y demeurer en ce l'état que je suis jusques au soir, et que si vous ne m'en tirez par force, je ne presserai point l'oreille à la pensée d'en sortir.» Ayant ainsi demeuré longtemps, il se leva; et la nuit étant venue, les démons recommencèrent à le tourmenter. Alors il prit une corbeille qui contenait deux boisseaux, et l'emplit de sable, puis l'ayant chargée sur les épaules, il marcha tout au travers du désert. Théosebe Cosmetor, originaire d'Antioche, l'ayant rencontré, lui dit : «Que portez-vous là, mon Père ? déchargez-vous sur moi de ce fardeau, et ne vous tourmentez pas davantage.» Il lui répondit : «Je tourmente celui qui me tourmente, et qui me voyant si lâche et si paresseux, me veut persuader d'entreprendre de longs voyages. Ayant donc ainsi marché longtemps, et son corps étant tout brisé et tout froissé, il retourna dans sa cellule.

Paphnuce qui était aussi un grand serviteur de Dieu, et un excellent disciple de saint Macaire, me contait que ce saint homme étant assis à l'entrée de sa cellule et s'entretenant avec Dieu, une hyène (qui est un animal très cruel) lui apporta son petit qui était aveugle, puis ayant frappé de sa tête contre la porte et l'ayant ouverte, elle entra et le jeta à ses pieds. Le

saint l'ayant pris, il lui cracha sur les yeux et fit sa prière et aussitôt il vit clair. La hyène lui ayant donné à téter et l'ayant repris, elle s'en alla. Le lendemain elle apporta au Saint une grande peau de brebis, laquelle ayant regardé, il lui dit : «Comment aurais-tu pu avoir cette peau si tu n'avais dérobé une brebis qui appartenait à quelqu'un ? et ainsi je ne veux pas recevoir de toi un présent que tu ne me ferais pas si tu n'avais fait tort à personne.» Alors la hyène baissant la tête et pliant les genoux devant le saint, continuait de lui présenter cette peau. Sur quoi il lui dit : «Je proteste que je ne la recevrai point, si tu ne me promets de ne faire plus à l'avenir de tort aux pauvres en dévorant leurs brebis.» A ces paroles elle fit signe de la tête; comme si elle eût promis au Saint d'obéir à ce qu'il lui commandait : et alors il accepta cette peau, que la bienheureuse servante de Jésus Christ Melanie m'a dit avoir reçue depuis en don de ce grand saint; lequel la nommait le présent de la hyène. Or peut-on trouver étrange à l'égard de ces hommes admirables qui font crucifier au monde, que pour la gloire de Dieu et l'honneur de les serviteurs, une hyène qui a reçu d'eux quelque secours, leur en témoigne sa reconnaissance par des présents, comme si celui qui a adouci les lions en faveur du prophète Daniel, ne pouvait pas avoir inspiré à cette hyène ce sentiment de gratitude.

J'estime devoir aussi rapporter quelle était sa forme corporelle comme le sachant très bien étant de son âge et ayant vécu avec lui durant si longtemps. Il était petit, fort faible et fort délicat: il n'avait de la barbe qu'aux lèvres, et très peu sur celle d'en-haut; ses extrêmes austérités ayant empêché qu'il ne lui en vint au menton. On dit que durant soixante ans qu'il vécut depuis avoir été baptisé, l'âge de quarante ans, il ne cracha une seule fois.

Étant dans une grande peine d'esprit, j'allai le trouver un jour, et lui dis : «Que dois-je faire, mon Père, dans l'accablement ou je me rencontre de ces fâcheuses pensées qui me disent : Puis que tu n'avances point dans la vertu, retire toi. Car que ferais-tu ici davantage ?» Il me répondit : «Dites à ces mauvaises pensées : L' amour que j'ai pour Jésus Christ ne me permet pas d'abandonner cette cellule; et j'y veux demeurer pour le servir.»

Or comme il était prêtre, il nous contait que lors qu'il administrait la sainte Communion, il avait remarqué que ce n'était jamais lui qui donnait l'Hostie sacrée à un moine très parfait nommé Marc; mais que c'était toujours un ange qui la lui donnait, et qu'il voyait seulement les bouts de ses doigts.

Suite du précédent discours de Rufin, lequel il faut reprendre ici.

SAINT AMMON ABBÉ ET FONDATEUR
des monastères des moines de Nitrie.

Ils nous dirent aussi qu'un nommé Ammon, dont il est écrit en la vie de saint Antoine que ce saint vit l'âme portée dans le ciel, fut le premier qui établit les monastères qui sont en Nitrie. Il avait tiré sa naissance de personnes riches et illustres, qui voulant absolument qu'il se mariât : lors qu'il vit ne pouvoir plus résister à leur violence, il y consentit. Mais après qu'il fut épousé, et qu'on l'eut laissé seul dans le lit avec sa femme, il commença à lui parler de l'excellence de la chasteté, et à l'exhorter de demeurer vierge, en lui disant : «Que la corruption est suivie sans doute d'une autre corruption. Mais que ceux qui se conservent purs en ce monde, ont sujet d'espérer de l'être éternellement en l'autre; et qu'ainsi il leur ferait beaucoup plus avantageux de demeurer tous deux vierges, que de se ravir l'un à l'autre ce qui leur devait être si cher. Cette jeune fille entra aussitôt dans ce sentiment, et leur silence fut comme un voile dont ils se servirent pour couvrir le trésor de leur pureté. Ayant ainsi demeuré durant un longtemps plus unis d'esprit et de cœur qu'ils n'auraient pu l'être par la chair et par le sang, et se contentant d'avoir Dieu seul pour témoin de leur sainte manière de vivre, lors qu'ils n'eurent plus ni père ni mère, lui se retira dans le désert le plus proche, où il assembla incontinent une grande multitude de moines; et elle demeurant dans sa maison, y assembla une grande multitude de vierges.

Le Saint étant un jour seul à l'écart dans le désert, un jeune garçon, qui après avoir été mordu d'un chien enragé, était devenu enragé lui-même, lui fut amené par son père et par sa mère attaché de plusieurs chaînes. Comme ils le suppliaient de le guérir, il leur répondit : «Pourquoi me venez-vous ainsi tourmenter ? ce que vous désirez, est au dessus de mes forces; et je ne puis autre chose sinon de vous dire que sa guérison dépend de vous, puis qu'elle lui sera rendue, si vous rendez le boeuf à cette veuve que vous lui avez dérobé. Ces personnes demeurèrent épouvantées de voir que le larcin qu'ils avaient commis en secret, n'était pas inconnu à l'homme de Dieu, et se réjouirent en même temps de ce qu'il leur ouvrait le chemin pour obtenir la grâce qu'ils lui demandaient. Ayant donc rendu sans différer ce qu'ils avaient ainsi volé; et le Saint priant Dieu pour eux, leur fils fut aussitôt guéri.

Une autre fois deux hommes l'étant venu trouver, il leur dit à dessein de les éprouver, qu'il avait besoin d'un muid pour mettre de l'eau pour ceux qui le venaient voir. Ils lui promirent de le lui apporter. Mais l'un d'eux craignant de faire mourir son chameau, s'il lui donnait une si pesante charge, dit à l'autre : «Si vous le voulez et le pouvez, apportez ce muid. Car quant à moi je ne veux pas tuer mon chameau.» – «Vous savez, lui répondit celui-ci, que je n'ai qu'un âne et point de chameau. Or un âne est-il capable de porter ce qu'un chameau ne saurait porter ?» – «Faites comme vous voudrez, répartit l'autre, c'est à vous à y aviser; mais pour moi je ne veux pas perdre mon chameau.» – «Puisque vous êtes dans cette résolution, répliqua ce dernier, je mettrai sur mon âne la charge que vous dites que votre chameau ne saurait porter; et les mérites de l'homme de Dieu feront que ce qui est impossible, deviendra possible.» Il chargea ensuite le muid sur son âne, et vint jusqu'au monastère avec une telle facilité, qu'il semblait que cet âne ne portait rien. Saint Ammon le voyant, lui dit : «Tu as bien fait d'apporter ce muid sur ton âne. Car le chameau de ton compagnon est mort.» Et cet homme étant retourné chez lui trouva que ce que le serviteur de Dieu lui avait dit, était arrivé.

Notre Seigneur fit plusieurs autres miracles par lui; et comme un jour il voulait passer le Nil, et avait honte de se dépouiller tout nu, il fut soudain par la puissance de Dieu transporté de l'autre côté du fleuve. On assure aussi que le bienheureux saint Antoine eut en très grande vénération les excellentes et admirables vertus d'un homme si juste.

SAINT PAUL SURNOMMÉ LE SIMPLE



Entre les disciples de saint Antoine, il y en eut un nommé Paul, que l'on surnommait le Simple, dont la conversion arriva en cette sorte. Ayant surpris sa femme en adultère, il sortit de la maison, sans en rien dire à personne, et ayant l'esprit accablé d'affliction, il s'en alla dans le désert, où errant deçà et delà, sans savoir où il allait, il arriva au monastère de saint Antoine. La rencontre de ce lieu lui serait comme d'instruction et de conseil pour le porter à la résolution qu'il devait suivre. Ainsi il s'adressa au saint, et le supplia de le mettre dans la voie de son salut : A quoi ce grand serviteur de Dieu, qui après l'avoir considéré, jugea qu'il était fort simple, lui répondit qu'il ne pouvait espérer de se sauver, pourvu qu'il obéît à tout ce qu'il lui dirait; ce que lui ayant promis, saint Antoine pour l'éprouver, lui ordonna de se mettre en prière au même lieu où il était, et de l'attendre en cet état devant la porte de sa cellule jusques à ce qu'il en sortit. Ensuite de ces paroles il se retira; et durant le reste du jour, et toute la nuit, il regardait souvent à la dérobée par sa fenêtre et voyait cet homme qui priait sans cesse, comme s'il eût été immobile, et souffrait ainsi, sans partir du même lieu, toute la chaleur du jour, et toute la froideur de la nuit, tant il exécutait ponctuellement ce qui lui avait été commandé.

Saint Antoine étant sorti le lendemain, commença à l'instruire de toutes choses, et particulièrement à lui montrer de quelle sorte il devait adoucir par le travail de ses mains l'âpreté de la solitude, en occupant ses doigts à un ouvrage matériel et terrestre, et en élevant en même temps ses pensées et son esprit vers Dieu, pour accomplir ce qui lui est agréable. Il lui ordonna aussi de ne manger que le soir, et de ne se rassasier jamais entièrement, principalement en ce qui est du boire, assurant que la grande quantité d'eau

ne cause pas moins d'images qui troublent l'esprit, que le vin par sa chaleur augmente celle du corps. Après l'avoir ainsi pleinement instruit de la manière dont il se devait conduire en toutes choses, il le mit dans une cellule éloignée de trois milles de la sienne, où il lui commanda de pratiquer ce qu'il lui avait enseigné. Là il le visitait souvent, et lui témoignait grande satisfaction, de ce qu'il le trouvait toujours occupé à exécuter avec soin, et avec une entière application d'esprit, ce qu'il lui avait ordonné de faire.

Un jour quelques moines, qui étaient de grands personnages, et très parfaits, étant venus voir saint Antoine; et Paul s'y étant rencontré on vint à parler de choses fort élevées, et fort mystiques, et à entrer dans un grand discours, sur le sujet des prophètes et du Sauveur. Sur quoi Paul avec sa simplicité ordinaire demanda si Jésus Christ avait été avant les prophètes, ou les prophètes avant Jésus Christ. Saint Antoine ou giflant quasi de honte d'une demande si impertinente, lui commanda avec un signe, de telle sorte plein de douceur, ainsi qu'il avait accoutumé d'en user envers les plus simples, de s'en aller, et de se taire. Lui qui s'était proposé d'observer comme un commandement de Dieu, tout ce que lui disait-le saint, se retira dans sa cellule, et comme s'il en eût reçu l'ordre, il résolut de demeurer dans le silence, sans ouvrir seulement la bouche. Saint Antoine ayant appris qu'il ne parlait plus du tout, s'étonna

de cette observance qu'il ne lui avait point enjointe : Sur quoi lui ayant commandé de parler, et lui ayant demandé pourquoi il le taisait ainsi. Il lui répondit : «Mon père, c'est parce que vous m'avez dit, que je m'en allasse et que je me taise.» Saine Antoine fort étonné, de voir qu'il observait si ponctuellement une parole qu'il avait dite sans dessein, dit aux autres moines : «En vérité celui-ci nous condamne tous. Car au lieu que nous n'écoutons pas Dieu, qui nous parle du haut du ciel, vous voyez de quelle sorte il observe la moindre parole qui sort de ma bouche.»

Saint Antoine le voulant instruire dans l'obéissance, lui commandait souvent plusieurs choses, qui n'étaient ni selon la raison, ni son ordre ordinaire, afin d'éprouver par ce moyen jusqu'à quel point son esprit était porté à cette vertu. Car il lui ordonna une fois de tirer durant tout le jour de l'eau d'un puits, et de la répandre à terre; de défaire des paniers d'osier, et puis les refaire; de découdre son habit, et puis le recoudre, et le découdre encore ensuite. On dit qu'il l'exerçait de la sorte en plusieurs choses, pour lui apprendre à ne trouver rien à redire en ce qu'il lui commandait, quoi qu'il fut sans apparence, et afin que l'ayant ainsi formé à une entière obéissance, il arrivait bientôt à une grande perfection.

Le bienheureux saint Antoine se servait de l'exemple de Paul, pour montrer, que ceux qui veulent bientôt se rendre parfaits, ne doivent pas se conduire par eux-mêmes, ni suivre leurs sentiments, quoi qu'ils ce paraissent être justes; mais qu'il faut avant toutes choses conformément au précepte du Sauveur, qu'ils renoncent à eux-mêmes et à leur propre volonté, puisque notre Seigneur a dit : «Je ne suis pas venu pour faire ma volonté, mais pour accomplir la volonté de celui qui m'a envoyé.» Ce n'est pas que la volonté de Jésus Christ fût contraire à la volonté de son Père. Mais comme il était venu au monde pour enseigner aux hommes l'obéissance, il n'aurait pu passer pour obéissant, s'il n'eût accompli que sa propre volonté. A combien plus forte raison serons-nous donc jugez désobéissants, si nous n'accomplissons que la nôtre ?» Sur quoi il n'est point besoin d'autre exemple, que de celui de ce saint homme Paul, dont nous parlons, puisque son obéissance jointe à sa simplicité, l'éleva à un si haut comble de grâce, que Dieu faisait par lui de beaucoup plus grands miracles, et en beaucoup plus grand nombre, que par saint Antoine même.

Cette multitude de miracles étant cause que plusieurs personnes venaient de tous côtés à lui pour être guéris, saint Antoine craignant que l'inopportunité qu'il en recevait, ne le fît fuir dans le plus profond désert, où il eût été difficile de le trouver, il lui ordonna de demeurer où il était, à condition qu'il le déchargerait du soin de recevoir ceux qui viendraient, entre lesquels quand il s'en rencontrait qu'il ne pouvait pas guérir, il les envoyait à Paul, comme ayant reçu de Dieu en cela une grâce plus étendue que la sienne, et il ne manquait point de les guérir.

On nous raconta aussi, que sa simplicité lui faisait avoir une si extrême confiance en Dieu, que lui ayant un jour été amené un homme si enragé, qu'il déchirait comme un chien tous ceux qui l'osaient approcher; et le Saint priant avec ferveur, afin de chasser de son corps le démon qui le possédait, lors qu'il vit qu'il différait à sortir, il dit à Dieu, ainsi qu'un enfant qui se dépite : «En vérité je ne mangerai d'aujourd'hui, si vous ne le guérissez.» Et aussitôt comme si Dieu eût eu crainte de déplaire à une personne qu'il aimait avec tendresse, et qui lui était si chère, ce pauvre possédé fut délivré.

SAINT PIAMMON, PRÊTRE

J'estime ne devoir pas aussi passer sous silence ceux qui habitent dans le désert, qui est le long de la mer nommée Partenie, et proche du bourg de Diolque. Nous y vîmes un prêtre admirable, nommé Piammon, dont l'humilité et la bonté étaient extrêmes, et qui était aussi favorisé de révélations. Un jour comme il offrait à Dieu le saint sacrifice, il vit un ange debout auprès de l'autel qui tenait un livre en sa main où il écrivait les noms de quelques-uns des moines qui s'approchaient de l'autel, et n'écrivait pas ceux des autres. Le vieillard ayant observé soigneusement qui étaient ceux dont il n'écrivait point les noms, quand la Liturgie fut achevée, il les appela les uns après les autres en particulier; et leur ayant demandé à chacun quelles fautes secrètes ils pouvaient avoir commises, il trouva qu'il n'y en avait un seul qui ne fût tombé dans quelque péché très considérable.

Alors il les exhorta à en faire pénitence, et se prosternant jour et nuit avec eux devant Dieu, comme s'il eût été coupable de leurs offenses, il demeura continuellement dans la pénitence et dans les larmes, jusques à ce qu'il vit le même ange encore debout auprès de l'autel qui écrivait les noms de ceux qui s'en approchaient, et qui après les avoir écrits, appelait aussi ceux-ci par leur nom pour les inviter à se réconcilier avec Dieu. Ce saint homme connut par là que sa divine Majesté avait eu leur pénitence agréable : ce qui l'ayant rempli d'une extrême consolation, il leur permit de s'approcher de l'autel, pour participer aux saints mystères.

Ils nous dirent aussi, que les démons le battirent une fois de telle sorte qu'il ne pouvait en nulle manière ni se tenir debout, ni se remuer. Le jour du Dimanche étant venu, et étant besoin de dire la Liturgie, il commanda aux frères de le porter à l'autel, où priant par terre, sans se pouvoir soutenir, il aperçut soudain cet ange de Dieu qu'il avait accoutumé lequel lui tendit la main et le releva; et soudain toute sa douleur s'évanouit de telle force qu'il se sentit plus fort et plus sain que de coutume.

SAINT JEAN

Il y avait en ce même lieu un saint homme nommé Jean qui était comblé de toutes sortes de grâces, et qui entre autres avait en si haut point celle de consoler les affligés, qu'il n'avait besoin que de fort peu de paroles, pour remplir de contentement et de joie une âme auparavant accablée d'affliction et de déplaisir. Il avait aussi reçu de Dieu le don de guérir quantité de maladies.

CONCLUSION

Où il traite des périls que courent ceux qui veulent aller j dans ces déserts.

Nous vîmes aussi en plusieurs autres endroits de l'Egypte des hommes saints qui faisaient quantité de prodiges et de miracles, et que Dieu comblait de toutes sortes de grâces. Mais entre ce grand nombre nous nous sommes contentez de parler seulement de quelques-uns, parce qu'il n'est pas en notre pouvoir de rapporter tout ce que nous avons su de chacun d'eux. Car quant à ceux qui demeurent dans la haute Thebaïde, c'est à dire à l'entour de Syene, nous n'en savons rien que par ce qui nous en a été dit, quoi que ceux qui nous en parlèrent, les élevassent encore au dessus et en publiaient des choses encore plus extraordinaires, que de tous ceux presque que nous avons vus. Mais nous ne pûmes passer jusqu'à eux à cause du péril des chemins, parce qu'outre que tous ces pays sont pleins de voleurs, les barbares font aussi des courses dans ceux qui sont par de la la ville de Lic. Ce qui nous empêcha d'y pouvoir aller : et pour en parler selon la vérité, nous n'avons pas même abordé sans péril ces saints personnages dont je viens d'écrire quelque chose.

Car nous avons sept fois couru fortune en ce voyage, et avons ainsi qu'il est écrit, été garantis une huitième, Dieu nous protégeant toutes choses.

Le premier péril que nous courûmes, fut de mourir de faim et de soif, après avoir marché durant cinq jours et cinq nuits dans le désert.

Le fécond péril que nous courûmes y fut dans un vallon qui produit une humeur si extrêmement salée, qu'aussitôt que le soleil l'échauffe elle se convertit en sel, comme l'on voit en hiver les brouillards se changer en glace; et ce sel étant tout élevé par pointes, ainsi que des pieux, tous les chemins en deviennent si extrêmement raboteux, qu'ils percent et coupent non seulement les pieds de ceux qui les ont nus, comme nous les avons; mais aussi de ceux qui sont bien chauffés. Ainsi nous étant rencontrés en ce lieu là, nous y fûmes en grand péril, et en échapâmes avec grande peine.

Le troisième péril que nous courûmes, fut qu'en marchant dans le désert, nous rencontrâmes une autre vallée, dont comme de la première il sort une certaine humeur; mais elle la conserve dans elle-même, et ainsi quand nous voulûmes la traverser, nous en trouvâmes le fond plein de pierres et d'une boue puante et corrompue, où nous enfonçâmes jusques aux côtés. Alors étant prêts de périr nous nous écriâmes vers Dieu en chantant ce psaume : «Seigneur viens à notre secours; car les eaux font arrivées jusques à nous mettre en péril de notre vie; nous ne pouvons-nous retirer de ce borbier où nous sommes enfoncés, et les forces nous défont.»

Le quatrième péril que nous courûmes, fut dans certaines eaux qui étaient restées de l'inondation du Nil, dans lesquelles nous demeurâmes durant trois jours, et n'en échapâmes qu'avec une extrême difficulté.

Le cinquième péril que nous courûmes, fut que marchant le long de la mer, nous rencontrâmes des voleurs qui nous suivirent durant dix milles de chemin; et ne nous pouvant tuer par l'épée, nous firent presque mourir de lassitude durant une si longue fuite.

Le sixième péril que nous courûmes, fut sur le fleuve même du Nil, où le bateau où nous étions, pensa périr.

Le septième péril que nous courûmes, fut sur le lac nommé de Sainte Marie, où étant battus d'une fort grande tempête, le vent nous jeta dans une île durant le fort de l'hiver. Car c'était au temps de la fête de l'Epiphanie.

Et le huitième et dernier péril que nous courûmes, fut qu'en approchant des monastères de Nitrie, nous trouvâmes que l'inondation du Nil, lors qu'il fut rentré dans son cours, y avait formé comme une espèce de lac dans lequel il y avait plusieurs animaux, et particulièrement des crocodiles, qui étant sortis de l'eau après le lever du soleil, étaient étendus sur le rivage, en sorte qu'ils nous paraissaient être morts : ce qui fit que nous nous en approchâmes pour considérer la grandeur démesurée de ces animaux, qui aussitôt qu'ils entendirent le bruit que nous faisons en marchant, se réveillèrent comme d'un profond sommeil et s'élançant contre nous, nous poursuivirent de toute leur force. Alors invoquant le nom de notre Seigneur Jésus Christ, avec de grands cris et de grands gémissements, sa bonté ne manqua pas de nous secourir. Car comme si quelque ange eût repoussé ces horribles bêtes qui nous poursuivaient de la sorte, elles se jetèrent dans l'étang, et en même temps nous courûmes de toute notre force pour nous hâter d'arriver aux monastères, en rendant grâces à notre Dieu qui nous a délivrés de tant de périls, et nous a fait voir tant de miracles. Qu'il soit honoré et glorifié aux siècles des siècles. Amen.